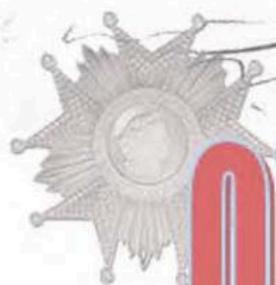
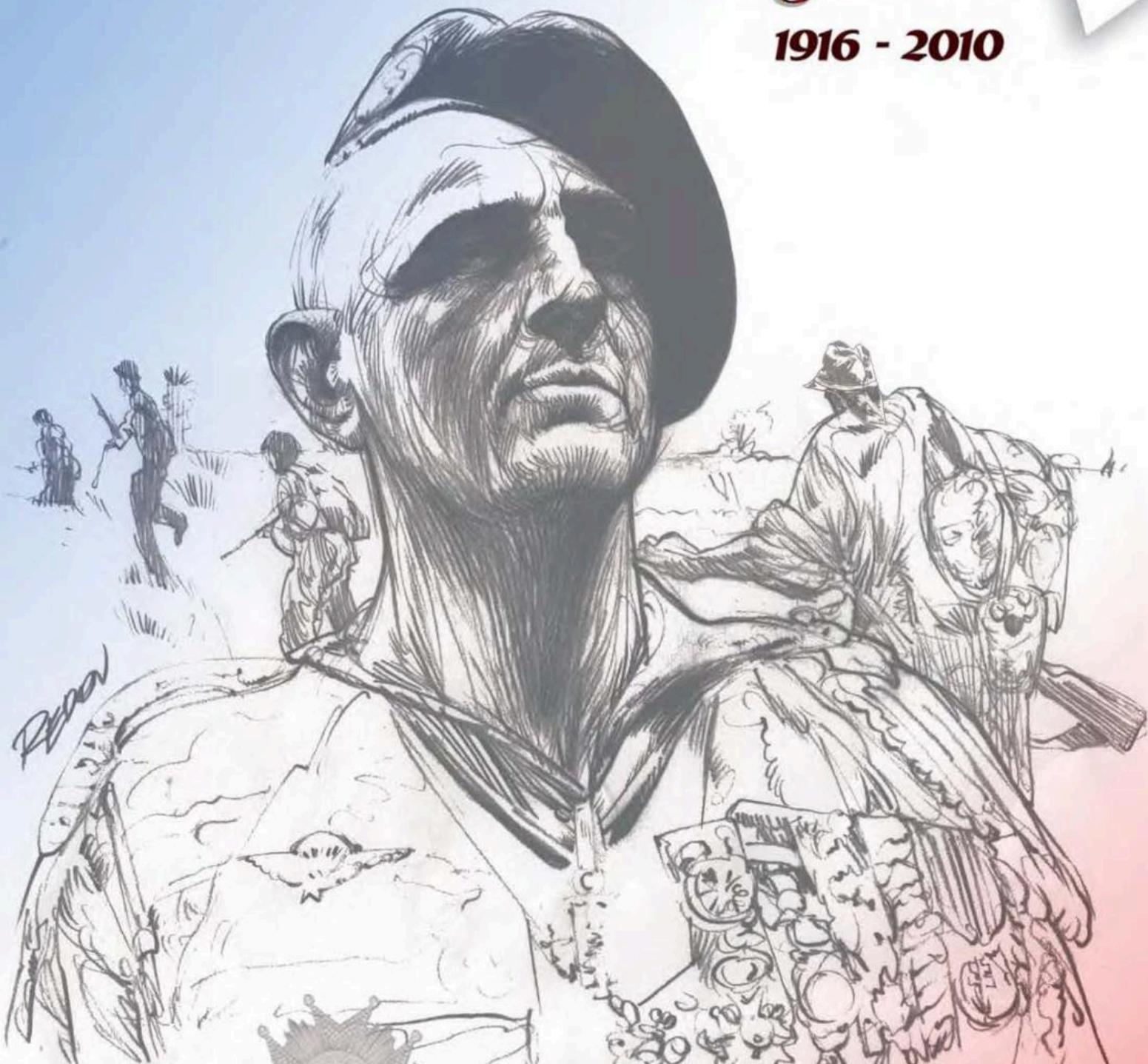




Général Bigeard

1916 - 2010



QUI OSE GAGNE

18 juin 2011

Chers Amis,

Voilà donc l'hommage que l'association « Qui Ose Gagne » souhaitait rendre à son illustre adhérent, le général de corps d'armée Marcel BIGEARD, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, le 18 juin 2010.

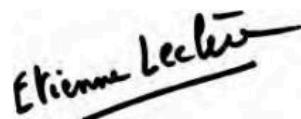
Il n'était pas question de décrire une nouvelle fois les faits d'arme de « BRUNO » mais, tout simplement, de saluer sa mémoire, par des textes inédits et des photos peu connues provenant également de ses albums personnels. Cette plaquette est donc réalisée uniquement à partir de témoignages vécus de nos adhérents.

Nous y avons mis nos « tripes » !

Je tiens à remercier très chaleureusement, tous ceux qui ont beaucoup travaillé à sa réalisation dont notre infatigable comité de rédaction. J'ai une pensée toute particulière pour madame BIGEARD dont la confiance nous honore, pour tous nos « grands anciens » qui ont accepté de replonger dans leurs souvenirs, enfin pour ceux que nous n'avons pas publiés faute de place.

J'adresse ma gratitude au général Gilles ROBERT, chef du service historique de la défense, et au lieutenant-colonel Max SCHIAVON, directeur de la recherche au SHD, grâce auxquels nous pouvons vous présenter les états de service officiels du général.

Enfin, je transmets cet héritage, de la part de notre association « Qui Ose Gagne », à la promotion de l'école militaire interarmes « Général BIGEARD », baptisée le 23 juillet 2011 à Coëtquidan. Qu'elle conserve le souvenir de son « patron » qui saura, comme l'archange Saint-Michel, les soutenir et les guider dans les épreuves du rude métier des armes.



S O M M A I R E

3 - Préface	24 - Marcel BIGEARD 6 ^{ème} BPC	42 - La IV ^{ème} région militaire
4 - Hommage national	25 - Carte d'Algérie	43 - Le Secrétaire d'état.
6 - Seconde guerre mondiale	26 - Souples félin manœuvriers.	46 - La compagnie à l'honneur
8 - En Pays Thaï	28 - Défilé du 14 juillet 1957 Paris	47 - Dernière visite au 6
12 - Adieu BRUNO	29 - Lieutenants de BRUNO	49 - Émission « C'est votre vie »
15 - Sur la piste avec BRUNO	32 - A la 20 ^{ème} Brigade parachutiste	52 - BIGEARD par lui-même
19 - Le 6 ou l'entrée au séminaire	34 - Dakar	54 - Adieu au 6
23 - Carte du Tonkin et du Laos	38 - Témoignage de Jean POLI	55 - Conclusions

Préface de Madame Gaby BIGEARD

Chers amis,

Après toutes les manifestations d'amitié et de réconfort dont vous m'avez entourée lors de la disparition de mon mari, votre chef, vous m'offrez l'occasion de vous remercier pour tous vos témoignages de respect et d'affection.

La plupart d'entre vous me sont connus au hasard des rares moments de détente lors des opérations ou lors des affectations plus paisibles.

Je voudrais avoir une pensée toute spéciale pour toutes les mères, épouses, fiancées ou sœurs qui ont su soutenir leurs parents, et dont l'abnégation et le sacrifice sont trop souvent méconnus.

Puissent tous ceux qui liront ces lignes comprendre l'exigence de perfection que mon mari recherchait à la poursuite d'un idéal hors du commun.



G. Bigeard



Hommage du premier ministre François FILLON au général Marcel BIGEARD, à l'Hôtel des Invalides de Paris



Marcel BIGEARD, soldat de France

Un soldat de France nous a quittés.

Une grande gueule, une belle gueule, une gueule de France s'en est allée.

C'était un **18 juin**, une date qui symbolise les valeurs de courage, d'abnégation et de grandeur auxquelles le général BIGEARD a voulu être fidèle tout au long de son existence.

Il a marqué l'histoire de notre armée contemporaine. De 1939 à 1960, il en a vécu les aventures et les combats. Il en a connu les passions, les fraternités, les mélancolies aussi.

Il fut au premier rang dans ses victoires et, même à travers les revers et les infortunes, il sut conquérir des "parcelles de gloire".

Né à Toul, dans un territoire meurtri par les guerres, il avait été, dès son enfance, sensible à la cause sacrée de notre indépendance.

C'est avec **la Seconde Guerre mondiale** que bascule le destin de celui qui avait d'abord commencé, dans les années trente, une carrière d'employé de banque.

Volontaire dans les Corps Francs, à vingt-trois ans, il prend la tête d'un groupe de combat en Alsace. Fait prisonnier en juin 1940, il entreprend, par deux fois, de s'évader, mais il est repris ; la troisième tentative est la bonne.

Nous sommes à la fin de l'année 1941. BIGEARD passe en zone libre, puis rejoint l'Afrique. L'armée française de la **Libération** le recrute comme parachutiste. "Commandant Aube" est son nom de guerre. Il saute en France et libère l'Ariège en août 1944 avec un commandant espagnol et un major anglais.



En septembre, l'état-major des forces alliées écrivait : *"Par son courage, son énergie et son esprit d'initiative, le commandant BIGEARD a donné un merveilleux exemple à ses hommes et a permis la victoire d'un maquis très réduit sur des forces armées allemandes très supérieures en nombre au cours d'une bataille acharnée."*

Après la Libération, vient le temps **des guerres d'indépendance**. Pendant de trop longues années, les dirigeants de notre pays furent bousculés par le sens de l'Histoire. L'ar-

mée française dut faire face aux tourments et aux tragédies de l'époque. Elle le fit avec courage et patriotisme, avec esprit de devoir et de sacrifice.

En octobre 1945, **BIGEARD est en Indochine**. Il prend le surnom de **"BRUNO"**, son **indicatif radio**.

A l'automne 1952, lors de l'offensive de Tu Lê, les **"paras" de BIGEARD**, encerclés par les combattants du Vietminh, sont donnés pour perdus.

Mais pendant plusieurs jours, au péril de leur vie, ils se frayent un chemin à travers la jungle ; ils regagnent les lignes françaises, au moment où l'état-major, qui n'y croyait plus, allait rayer des listes le nom du bataillon BIGEARD.

La France entière se découvre des héros, des héros submergés par le nombre, des héros sans doute perdus mais glorieux. **À la bataille de Diên Biên Phu, BIGEARD** communique son énergie et son refus de la défaite à l'ensemble du corps expéditionnaire assiégié.

Prisonnier durant quatre mois, il est célébré par les Français, lorsqu'il rentre à Paris, comme l'un de ceux qui ont défendu jusqu'au bout l'honneur de son armée. Au moment de se rendre, il avait refusé de lever les bras.

Entre 1955 et 1960, **BIGEARD est en Algérie** – autre moment douloureux de notre histoire.

Il s'illustre notamment à la tête du 3^{ème} régiment de parachutistes coloniaux dont le 3^{ème} régiment parachutiste d'infanterie de marine, présent aujourd'hui avec son drapeau, est l'héritier. Blessé deux fois, BIGEARD est décoré par **le Président René COTY** et **il est fait grand officier de la Légion d'honneur**.

"Je n'ai jamais aimé cette période", dira-t-il plus tard. Cette période cruelle où l'armée fut déchirée et où certains consentirent l'inacceptable. Il servit fidèlement, totalement, jusqu'au sursaut politique que le **général de GAULLE** imprima à la France pour dénouer cette tragédie.

En 1994, quarante ans après Diên Biên Phu, BIGEARD était retourné au **Vietnam** sur le théâtre de cette bataille. L'instant avait été très émouvant. Sans jamais oublier ses camarades morts en captivité, il avait salué le commandant vietnamien qui avait été, jadis, son ennemi mortel.

BIGEARD était de ceux pour qui la lutte n'exclut pas le respect de l'adversaire et l'estime entre braves au lieu de la haine.

BIGEARD, c'était un caractère et un style. Un style populaire, un style charismatique, chevaleresque.

Aux "paras" de France

C'était un chef admiré, toujours là pour donner l'exemple, respectueux de ses hommes et de leur vie. Il était celui sur qui l'on s'appuie dans les heures difficiles.

Il donna aux **"paras" de France** une part de leur gloire, leur allure, leur esprit qu'il définissait par la fougue, l'intelligence du combat, le sens du terrain, le flair du danger, le goût de la manœuvre.

Jeune soldat devenu général de corps d'armée, il était l'exemple de l'élévation au mérite qui appartient aux valeurs de notre armée et de notre République.

Son charisme rayonna au-delà du cercle de ses hommes. BIGEARD incarnait le lien entre notre peuple et son armée.

C'est pour affirmer ce lien qu'il accepta de devenir **Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale** en 1975, à la demande du **Président Valéry GISCARD d'ESTAING**.

Il parcourut les champs de manœuvre et les popotes en retrouvant, dans les yeux de ceux qu'il appelait ses "p'tits gars", le reflet brillant de son propre enthousiasme.

Sous l'autorité de son ministre, Yvon BOURGES, il



engagea le chantier de la modernisation de nos armées et de leurs équipements.

Député de Meurthe-et-Moselle entre 1978 et 1988, président de la Commission de la défense nationale, il œuvra pour unir toujours plus fortement le service de l'intérêt public et le respect dû à nos forces armées.

Il écrivit, à la fin de sa vie : *"Le vieux soldat que je suis devenu essaie de continuer à servir en puisant certes dans son passé, mais en ayant le regard fixé sur ce que pourrait être demain, et où, là comme ailleurs, les paras, qui furent toute ma vie, sauront défendre une liberté qui n'a pas de prix."*

Sensible aux grandeurs de notre histoire, il voulait que nous puissions continuer à l'écrire.



La popularité qu'il avait acquise dans les circonstances les plus difficiles, il la mit au service du renouveau des moyens, des missions et des valeurs de notre **Armée**. Il préserva le fil de sa fierté.

La France qui refuse le défaitisme et la médiocrité, la France qui agit au nom de la grandeur, la France qui exige le don de soi, cette France-là battait intensément dans le cœur de Marcel BIGEARD.

Marcel BIGEARD, soldat de France,

que sa famille, ses camarades de combat et la République entourent et honorent aujourd'hui.

Marcel BIGEARD pendant la seconde guerre mondiale

par Bernard FRANÇOIS

Lorrain, le général Marcel BIGEARD a fini ses jours là où il est né en 1916 à Toul en Meurthe-et-Moselle ; croyant aux forces de l'esprit, il souhaitait que ses cendres soient mêlées à celles de ses camarades de Diên Biên Phu. Ceci n'est pas anodin et révèle un homme attaché à ses racines et au respect de valeurs inculquées dès son enfance.

À 14 ans, certificat d'études en poche, il travaille comme « saute-ruisseau » dans une banque à laquelle toute sa vie il restera fidèle ; six ans plus tard, il effectue son service militaire pendant deux ans à Haguenau au sein du 23^{ème} RI de Forteresse. Sorti premier du peloton d'élèves caporaux, il finit caporal et rejoint la banque.

La guerre se profile à l'horizon, il est rappelé au sein du 23^{ème} RIF en mars 1939 où il est nommé sergent, terminant premier de l'examen pour être officier de réserve ; chef d'un poste sur la ligne Maginot, il préfère se porter volontaire pour le Groupe-franc opérant à Trimbach.

Tombé dans une embuscade avec le Groupe, il revient sur ses pas et ramène un camarade tué sur son dos : première citation ! La deuxième suit rapidement lors d'un coup de main contre un poste allemand.

Retiré de la ligne Maginot, le 23^{ème} RIF se retrouve à Épinal le 16 juin au matin, s'installe en point d'appui autour de Luxeuil, terre du grand-père de BIGEARD. Son unité protège le PC du régiment commandé par le colonel RE-THORE. C'est BIGEARD qui commande, son lieutenant étant tué au combat. Quand DE GAULLE prononce l'appel du 18 juin, il est entre Faucogney et Raddon. Son es-tafette tuée, c'est comme passager-moto qu'il part en liaison vers Luxeuil : le pilote est fauché par une mitrailleuse, lui-même est blessé à la jambe et à l'épaule, mais il réussit à s'échapper.

Recueilli par une jeune fille courageuse et charmante, il est guidé vers son chef de corps et fait son compte-rendu.



De Raddon au col du Mont de Fourche, il mène un combat retardateur avant de se retrouver le 21 juin à Rupt-sur-Moselle (Vosges). Il participe à la lutte contre les blindés ennemis tentant de franchir la Moselle. Son groupe est réduit à 20, soit la moitié de l'effectif initial. Encerclé, il est fait prisonnier par les Allemands le 25 juin à Saulx (Vosges). L'adjudant fraîchement promu BIGEARD suit son colonel dans un Oflag à Mayence avant d'obtenir un transfert au Stalag 12A de Limbourg.

Dans le mitan d'août 40, il travaille dans une ferme aux champs ; le 14 juillet 1941, il s'évade pour la première fois avec Jean BLED. Repris à Trèves après 12 jours de cavale, il est renvoyé à Limbourg où il fait la connaissance de Gérard MASBOURIAN, sous-officier d'active du 8^{ème} Chasseurs. Avec lui, il tente une 2^{ème} évasion le 22 septembre 1941, c'est un nouvel échec et il écope de 21 jours de « mitard » ; heureusement affecté avec MASBOURIAN dans une usine de pièces aéronautiques, il se fait la malle le 11 novembre 1941 par Coblenze, Trèves, le Luxembourg, Redange, Toul. Zone libre et Gaby, l'amour de sa vie !

Comme l'insécurité règne, ils gagnent Besançon ; BIGEARD reçoit une 3^{ème} Croix de Guerre, la Médaille des Évadés et un pécule qui lui permettra de rejoindre Nice. C'est là que « BRUNO » se mariera, le 6 janvier 1942, avec la seule femme qui ait compté pour lui. Un mois plus tard, il est affecté à Bandia près de Thiès au Sénégal où Gaby le rejoindra pour un an. D'abord comptable, puis chargé des travaux, il montre ses qualités de bâtisseur et de chef organisateur. Il est alors promu sous-lieutenant.

À l'automne 1943, son régiment rejoint le Maroc ; c'est là qu'il est en contact avec le BCRA (future DGER) se porte volontaire pour suivre une formation para-commando, dirigée

par les Britanniques, au Club des Pins, près d'Alger. Son épouse l'y retrouvera malgré le « secret » ; il est nommé chef de bataillon à titre temporaire et reçoit sa mission sous son nouveau nom en résistance, « AUBE ». Il doit se mettre à la tête de la Résistance en Ariège.



1944 de g à d : Major PROBERT, CBA BIGEARD alias « AUBE », SGT DELLER.



buscada avec le Groupe, il revient sur ses pas et ramène un camarade tué sur son dos : première citation ! La deuxième suit rapidement lors d'un coup de main contre un poste allemand.

Retiré de la ligne Maginot, le 23^{ème} RIF se retrouve à Épinal le 16 juin au matin, s'installe en point d'appui autour de Luxeuil, terre du grand-père de BIGEARD. Son unité protège le PC du régiment commandé par le colonel RE-THORE. C'est BIGEARD qui commande, son lieutenant étant tué au combat. Quand DE GAULLE prononce l'appel du 18 juin, il est entre Faucogney et Raddon. Son es-tafette tuée, c'est comme passager-moto qu'il part en liaison vers Luxeuil : le pilote est fauché par une mitrailleuse, lui-même est blessé à la jambe et à l'épaule, mais il réussit à s'échapper.

Recueilli par une jeune fille courageuse et charmante, il est guidé vers son chef de corps et fait son compte-rendu.

Parachuté le 6 août 1944, il regroupe une centaine d'hommes pour libérer Foix, capture 170 Allemands et résiste à 120 autres venant d'Ax-les-Thermes, qui sont tués ou faits prisonniers. Le lendemain, avec ses volontaires espagnols, il défend Rimont, puis Castelnau-Durban contre 1.260 Allemands qui finiront par se rendre le 22 août. Ses actes de bravoure et ses qualités d'entraîneur d'hommes lui valent une 4^{ème} citation, à l'ordre de la division comportant l'attribution Croix de Guerre 39/45 avec étoile d'argent.

Dans l'euphorie de la Libération, BIGEARD effectue sur ordre la tournée des grands ducs à Toulouse, Paris et Toul. Ensuite il dirigera pendant six mois un centre d'instruction pour officiers au Pyla (Arcachon). La capitulation de l'Allemagne nazie le voit redevenir capitaine et être affecté au 23^{ème} RIC à Villingen. Une 5^{ème} citation à l'ordre de l'Armée ajoute une palme à sa Croix de Guerre et il est fait, pour son rôle en Ariège, chevalier de la Légion d'honneur par décret du 2 novembre 1945. Un chapitre se tourne et l'Indochine est en vue.



Colonel Bernard FRANCOIS



2) Citation à l'ordre du régiment :

Ordre du 79ème régiment d'infanterie de forteresse en date du 1er juin 1940.

Sous-officier volontaire pour toutes les missions dangereuses. Au cours d'une reconnaissance en territoire ennemi, a pris spontanément le commandement d'une patrouille pour aller chercher le corps d'un camarade tué dans les lignes ennemis.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre 1939-1945 avec étoile de bronze.

5) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décret en date du 2 novembre 1945 portant nomination au grade de chevalier dans la Légion d'Honneur.

Jeune officier de valeur exceptionnelle dont les qualités d'allant et de mépris du danger font de lui un entraîneur d'hommes hors pair. Parachuté en territoire occupé par l'ennemi, pour prendre le commandement des F.F.I du département de l'Ariège, a vigoureusement pris en main les troupes qui lui étaient confiées leur donnant en peu de jours une cohésion et une combativité remarquables. A leur tête, en particulier le 19 août 1944 à la suite d'une manœuvre audacieuse à la tête d'un faible détachement il s'est emparé de la ville de FOIX, faisant prisonniers 120 allemands dont 25 officiers. S'est à nouveau distingué les jours suivants aux combats de PRAYROLS et de RIMONT, au cours desquels l'ennemi a subi des pertes considérables.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre 1939-1945 avec palme.

Le capitaine Marcel BIGEARD en Pays Thaï (1946-1947)

par Henri DUTEIL

En cette fin d'année 1946, le capitaine BIGEARD commande la 3^{ème} compagnie du Bataillon autonome de Diên Biên Phu (devenu plus tard 1^{er} Bataillon THAÏ). La 3^{ème} Compagnie avait pour mission de contrôler une vaste zone au nord-est de Son La : elle y relevait une compagnie de la colonne ALESSANDRI venant de Chine et commandée par le capitaine CAZAUX, futur commandant du 3^{ème} BCCP. Le terrain constitue un vaste ensemble de montagnes calcaires, couvertes de jungle. La population, des Thaïs Noirs, vit très clairsemée dans des villages (BAN) et cultive du riz de montagne pour ses besoins. Peu de pistes, dont les parcours sont très difficiles et où foisonnent les araignées, sangsues, serpents. Dans l'ensemble, les Thaïs nous sont très favorables. Le PC de la compagnie est à Ban Khieng, aux cases en bambou, dominé par plusieurs pitons où s'installent nos postes avancés.

Au P.C. :

- Capitaine BIGEARD
- Lieutenant LOGIER (futur commandant de la 9^{ème} D.I.Ma)
- Aspirant DUTEIL, officier Rens. et chiffre
- Médecin Lieutenant VARACHE
- Adjudant TAM section de commandement
- Sergent radio

Les sections tiennent les postes éloignés :

Ban Bo : sous-lieutenant GUILLEMINOT (tué en Algérie au 2^{ème} RPIMa)

Ban Lot : sous-lieutenant FRANÇOIS (tué devant Son La en janvier 1947)

Ban Sava : aspirant BREAUX (tué dans la région de Van Yen en février 1948).



La compagnie est constituée de cadres et d'hommes de troupe européens volontaires des 9^{ème} et 10^{ème} DIC, de tirailleurs tonkinois et de gardes indochinois (venant de la colonne Alessandri), et de jeunes tirailleurs thaïs récemment recrutés à Diên Biên Phu et à Laïchau. Une trentaine de partisans locaux complète l'effectif d'environ 200 personnels.

L'armement hérité des anciens d'Indochine est assez disparate et a beaucoup été utilisé contre les Japonais, les Chinois, les rebelles annamites (on ne parle pas encore de Vietnamiens). La compagnie a donc en dotation un armement français, anglais, chinois, américain et japonais, avec des munitions souvent déficientes.

Le ravitaillement est difficile, voire impossible. Il faut vivre sur le pays : riz, buffle, poulet ou porc local. En sortie opérationnelle, boule de riz gluant et viande de buffle boucanée. Tout cela constitue un excellent régime et tout le personnel a la ligne. Les liaisons sont donc très difficiles et il faut plusieurs jours de brancardage pour les blessés acheminés vers Thuan Giau et Diên Biên Phu.

L'habillement est réduit au strict nécessaire, treillis, short et chemise, chapeau de brousse. Les tirailleurs portent un casque colonial anglais. A titre anecdotique, la première casquette BIGEARD a fait son apparition pendant cette période : elle était portée par le sous-lieutenant GUILLEMINOT en souvenir de son maquis en 1944.



L'ennemi tenait Son La et ses environs, avec la valeur d'un bataillon, commandé par des cadres annamites, avec des réguliers VM aguerris et des partisans, Thaïs et Muong. L'armement était semblable au nôtre et avait la même provenance. Les VM utilisaient souvent des pièges en bambou, des arcs avec flèches empoisonnées, des lances. Par chance, pas de mines.

En somme, la 3^{ème} compagnie combattit à armes égales contre un adversaire coriace et aguerri, bénéficiant de liaisons faciles avec ses arrières par la route Hanoï - Diên Biên Phu (RP41)

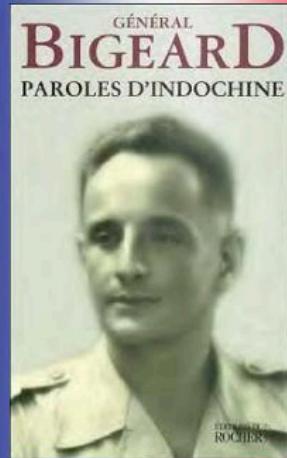
Sous l'impulsion de son capitaine, la compagnie est très opérationnelle et son activité permanente. D'abord, les postes doivent être installés, les défenses en bambou organisées, les blockhaus construits. Les sections rayonnent autour des postes et ce sont des patrouilles, embuscades, coups de main et reconnaissances lointaines vers Son La ou la Rivière Noire. Le capitaine BIGEARD a fait créer un stade et, les jours de repos, des tournois sont organisés : volley-ball, basket, boxe, judo, avec bain dans la rivière locale.

Le moral de tous est au plus haut avec un BIGEARD ardent, dynamique, infatigable, toujours près de ses hommes. Il participe activement et effectue des liaisons plusieurs fois par semaine pour inspecter les postes. Ce sont des marches de 10 à 20 km par des pistes de brousse

souvent piégées avec des petits piquets de bambou ou des grenades.

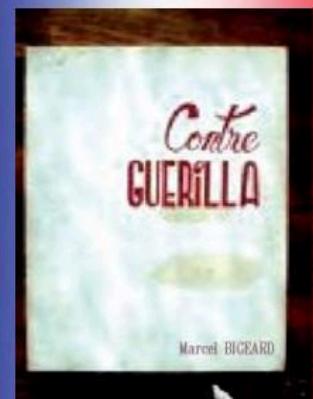
La 3^{ème} compagnie est maintenant à Ban Khieng depuis quatre mois ; elle tient bien son « sous - quartier ». Le 20 décembre 1946, un ordre d'opération transmis par message chiffré prévoit la prise de Son La pour le 1^{er} janvier 1947. Aussitôt, BIGEARD prend ses dispositions et, le 25 décembre ordonne au sous-lieutenant GUILLEMINOT de tracer une piste dans la jungle pour éviter les avant-postes Viets. Après deux jours de « crapahut », GUILLEMINOT rentre de sa mission et signale qu'il n'y a aucun point d'eau sur le parcours très difficile, mais hors de portée des VM.

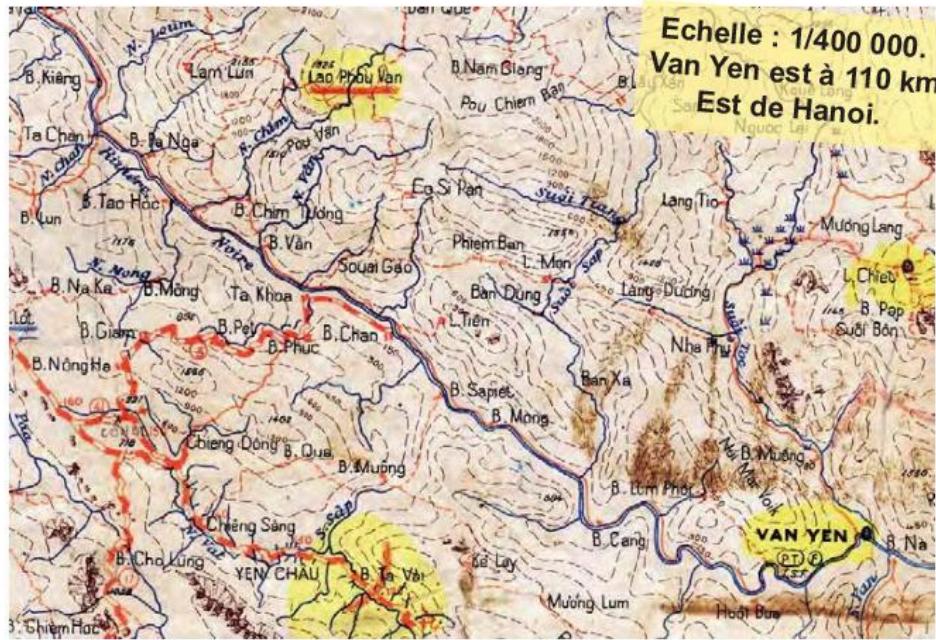
Le 27 décembre, la compagnie fait mouvement vers son objectif, Son La. Après 16 heures de marche dans la jungle, sans eau, elle débouche sur la route Son La - Rivière Noire, le 29 à 8 heures. Elle progresse vers Son La qu'elle atteint et occupe vers 11 heures après quelques accrochages avec les VM. La ville est totalement détruite. La compagnie ne s'y attarde pas et, le 3 janvier, elle effectue une reconnaissance vers la Rivière Noire, à Tu Bu, en bousculant un élément rebelle à Muong Bu. La liaison est effectuée à Tu Bu avec le groupement des partisans de la Rivière Noire, sous les ordres de l'inspecteur de la garde indochinoise, M. LEROI, gendre de DEO VAN LONG, grand seigneur Thaï. La compagnie rejoint Son La où elle peut prendre quelques jours de repos. Le capitaine BIGEARD réorganise alors la compagnie. Il la divise en six sections de deux groupes plus manœuvrables en Haute Région :



BRUNO dixit :

- Mieux vaut sueur que sang.
- Le courage est facile lorsqu'on est le chef.
- Il est plus facile de renoncer que de vouloir.
- Un peuple qui veut vraiment se battre peut mettre en échec toutes les prévisions de l'attaquant si fort soit-il.
- Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera.





Officier adjoint :
lieutenant LOGIER,
1^{ère} section :
sous-lieutenant GUILLEMINOT,
2^{ème} section :
aspirant DUTEIL,
3^{ème} section :
aspirant BREAUD,
4^{ème} section :
sous-lieutenant FRANCOIS,
5^{ème} section :
adjudant BRUILLOT,
6^{ème} section :
sergent-chef DIEU,
Groupe mortier de 81 :
caporal-chef GUTHLIN,
Adjudant de compagnie :
adjudant TAM.

La progression reprend vers le 15 janvier, l'objectif lointain du bataillon étant Chobo-Hoabins au débouché du delta du Fleuve Rouge ; l'ennemi nous attend et nous nous heurtons à des résistances à hauteur de Na San. Le sous-lieutenant FRANÇOIS est tué en donnant l'assaut, la compagnie manœuvre et réussit à refouler l'ennemi qui se replie vers le Sud. La poursuite est lancée et nous reprenons le contact à Ban Chendong où de nouvelles résistances sont neutralisées après l'assaut des 2^{ème} et 5^{ème} sections. Les VM ont des pertes sérieuses mais se retranchent à To Yen Chau que la compagnie enlève le 7 février.

Les opérations marquent une pause et la 3^{ème} compagnie établit un poste à Ban Thinh. Rapidement, sont bâtis : défenses (murets et herbes de bambou), cases en bambou pour chaque groupe, stade... le tout en style BIGEARD, efficacité et maximum de confort. Des postes gardent les pitons rocheux dominant le poste. Le moral est au plus haut et BIGEARD toujours égal à lui-même. Dans cette ambiance, la compagnie reprend des forces et peut effectuer de nombreuses sorties et patrouilles, embus-

cades et reconnaissances lointaines vers Takoa, sur la Rivière Noire ou vers Mo Chau (RP41). Le 15 mars 1947, un bataillon VM attaque en force. Dans la nuit, il tente de prendre le piton tenu par la 1^{ère} Section et dominant le camp de Ban Thinh. La section résiste toute la nuit et l'ennemi ne peut développer son action. Après plusieurs heures d'attaque, il doit se replier avec des pertes importantes, poursuivi par un groupe de deux sections sous les ordres du lieutenant LOGIER.

Le 3 mai, la 3^{ème} compagnie reprend sa marche vers l'Est son objectif étant Van Yen en pays Muong. Elle franchit la Rivière Noire par surprise avec l'aide de piroguiers thaïs ; malgré une résistance VM, et des contre-attaques, Van Yen est pris le 6 mai. La compagnie y prend ses quartiers et reprend ses activités normales de contrôle du sous-quartier avec des reconnaissances profondes vers Thu Cuc, la Rivière Noire, Moc Chau.

En septembre 1947, le capitaine BIGEARD quitte le commandement de la 3^{ème} compagnie, remplacé par le lieutenant LOGIER.



Une magnifique citation à l'ordre du corps d'armée, rare à l'époque pour les unités isolées, vient récompenser et reconnaître les grands mérites d'une compagnie opérant en Haute Région avec des moyens limités, sans appui d'artillerie ni d'aviation.

Le capitaine BIGEARD a gardé un souvenir inoubliable de cette campagne en Pays Thaï où il a pu exercer son commandement en pleine force physique et morale, faisant preuve d'initiative et d'une activité inlassable.

Elle lui fit prendre conscience de sa valeur de chef, aimé et respecté par tous ses subordonnés. Il y a

montré sa préférence pour une action loin de toute autorité trop pesante.

Sa connaissance de la Haute Région et du Pays thaï en particulier lui permettra de sortir son futur 6^{ème} BPC du piège de Nohialo Tule.

Colonel Henri DUTEIL

NDLR : au cours de ce séjour, BRUNO a été cité six fois, dont deux à l'ordre de l'armée et trois à l'ordre du corps d'armée. Il totalise donc, à ce moment là, onze croix de guerre.

10) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décision n° 67 en date du 6 décembre 1947 (JO du 10 décembre 1947)

Commandant de compagnie qui possède les dons les plus complets du combattant. Est par sa bravoure et son allant le premier combattant du secteur. A fait de son unité au contact depuis 6 mois, l'égale des plus belles compagnies indigènes de l'armée coloniale par sa remarquable aptitude à la manœuvre et sa splendide tenue au feu. Les 21 et 22 avril 1947, attaquant le long de la R.C 41 de TAN CHAU (HAUT-TONKIN) a bousculé un bataillon V.M fortement organisé sur plusieurs lignes de défense, l'obligeant à refluer en désordre sur la rivière Noire. Le 23 avril, dans une action par surprise particulièrement spectaculaire a battu à MUONG LUM un fort parti rebelle en lui infligeant des pertes sévères et en lui enlevant un nombreux butin. Après plusieurs actions de détail énergiques, a franchi par surprise la rivière Noire le 1er mai. Le 3 mai, a repoussé avec de lourdes pertes une violente attaque d'un bataillon V.M bien armé sur sa tête de pont de KHAO-TOA. Le 6 mai, après 4 heures de combat, s'est emparé de VAN YEN où les rebelles s'étaient retranchés et par des reconnaissances profondes, a largement dégagé la rive nord de la rivière Noire.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

11) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décision n° 28 en date du 23 mars 1948 (JO du 1er avril 1948)

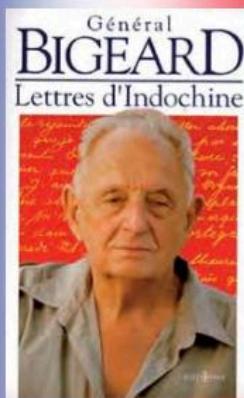
Commandant de compagnie de premier ordre, adoré de ses hommes, type de l'entraîneur d'hommes infatigable, d'une étonnante bravoure légendaire au groupement nord-ouest. De mai à septembre a, comme commandant du quartier de SUA TOI, constamment dominé l'adversaire, bousculant à plusieurs reprises son dispositif et lui causant des pertes sévères. Le 7 août notamment, après deux jours de progression en montagne sous la pluie, a enlevé par surprise un P.C de bataillon ennemi, tué douze hommes dont un officier, capturé quatre prisonniers, huit armes individuelles, 5.000 cartouches, 100 grenades et des documents très importants. A été légèrement blessé au cours de l'action.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.



BRUNO dixit :

- Dans la vie rien ne se fait sans un chef.
- Tout est facile lorsqu'on a un idéal et qu'on aime se grandir.
- Il faut choisir la liberté. La liberté n'a pas de prix.
- C'est triste d'être vaincu et pénible d'être vainqueur.
- Ainsi va la vie, rien n'est jamais fini, il faut toujours recommencer.
- Dans la vie, il suffit de durer, s'accrocher et tout finit par s'éclaircir.



« Adieu BRUNO »

par Lucien LE BOUDEC

J'ai servi par deux fois sous vos ordres et, par chance, ce fut aux deux moments majeurs de votre carrière.

La première fois que nous nous sommes croisés, nos échanges furent très brefs. Nous étions au printemps 1948. J'étais alors jeune sous-lieutenant, moniteur de saut au camp de Vannes-Meucon et devais breveter le groupe de commandos n° 2 d'un certain « capitaine BIGEARD » du 3^{ème} BCCP. Malheureusement pour moi, ce dernier n'appréciait pas les techniciens du saut *"qui restent dans les avions quand leurs élèves partent au combat"*, si bien que nos contacts furent réduits au strict minimum.

La seconde fois où je vous ai rencontré, c'était en novembre 1951. Je revenais d'un premier séjour en Indochine et je souhaitais y repartir au plus tôt. Favorisé par le capitaine Marcel MOLLO, je fus affecté sous vos ordres au 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux en formation à Saint Brieuc. Ce premier véritable contact fut sympathique, mais sans plus. Vous n'étiez pas encore « BIGEARD ». Certes vous étiez un jeune capitaine au tableau, officier de la Légion d'honneur, mais l'Armée française comptait alors bien d'autres héros issus de la Résistance. Vous veniez de recruter les anciens du 3^{ème} BCCP qui avaient échappé au désastre de la RC4. Avec le sous-lieutenant Michel DATIN, nous avons entrepris le recrutement et l'instruction de votre 2^{ème} compagnie.

Cette unité sera d'abord commandée par le capitaine Louis MAIRET, compagnon de la Libération, puis par le lieutenant Hervé TRAPP, mon camarade de promotion, brillant combattant de la guerre de 1939/1945. Un peu déçu de ne pas accéder déjà à ce commandement, je le fus moins quand vous m'avez assuré que je serais votre « roue de secours » si l'un des commandants de compagnie devenait indisponible. Je serai à vos côtés à Tu Lé et à Lang Son, mais il me faudra attendre dix-huit mois et le rapatriement du lieutenant Bernard MAGNILLAT pour que je puisse enfin commander une compagnie au Laos, puis à Cat-Bi et enfin à Diên Biên Phu.



Beaucoup a déjà été écrit sur cette bataille mais, pour ma part, je veux me souvenir du 31 mars, lorsque ma compagnie fut désignée, en début d'après-midi pour tenter de reconquérir la colline Eliane 1, tombée la veille. Pour la première et seule fois de ma vie, ce jour-là, vous m'avez tutoyé : « *Si tu réussis, Hanoï nous promet un bataillon parachuté en renfort* ». Le Haut Commandement ne tiendra pas



Au 1^{er} rang de g à d : LTN LE BOUDEC - SGT ZORZIN (noyé en 1953) PARAS TEDS, MATHIEU, BAUER, GUITTARD, 1^{ere} Classe DAMONGEOT, CAL CAZENEUVE, 1^{ere} Classe WITTMAN.

Au deuxième rang : CCH VIGOUROUX, COMBE, CAL GABANGER (tué à Diên Biên Phu).

15) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décret du 25 février 1953 portant promotion au grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

Officier supérieur au passé prestigieux. Chef de guerre de grande classe, vient une fois de plus, par l'étendue de ses connaissances militaires et par son courage personnel, de s'imposer à tous, communiquant à ses hommes la foi qui l'anime et obtenant de son unité un rendement exceptionnel. Parachuté à TU LE (Pays Thaïs) le 16 octobre 1952 en vue de tenir TU LE et de prendre liaison avec GIA MOI, a parfaitement rempli sa mission. Durement contre-attaqué dès le 20 octobre par un adversaire très supérieur en nombre, a tenu tête avec opiniâtreté, puis entamant une audacieuse manœuvre à travers un terrain particulièrement chaotique, a réussi à dégager des troupes encerclées, luttant pied à pied avec les rebelles et leur infligeant des pertes très sévères. Par son énergie et son emprise sur le bataillon qu'il a formé en France, instruit et mené au combat, a su maintenir très haut le moral de ses hommes et leur a permis d'accomplir un exploit qui s'inscrit dans les plus belles traditions militaires.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

cette promesse, malgré les efforts déployés par cette 6^{ème} compagnie indochinoise parachutiste qui perdit ce jour-là 60 % de ses effectifs et dut se replier, ses officiers étant tous blessés.

En fin de bataille, vous avez envisagé une sortie. Comme tant d'autres j'étais blessé et ma condition physique m'interdisait de vous suivre. Vous m'avez désigné pour masquer le départ des valides. La sortie n'eut jamais lieu. Je n'ai pas eu à mener cette mission de sacrifice.

Tout a déjà été dit sur vous, sur votre énergie phénoménale, sur votre caractère profondément humain et sur la force de votre amitié. Doté d'un sens du combat et d'un goût des responsabilités exceptionnels, chacun sait désormais qu'à Diên Biên Phu, sans diminuer les mérites de quiconque, vous avez été, avec Pierre LANGLAIS, l'âme de la résistance. Vous, jeune chef de bataillon de 34 ans et lui, vous commandiez en fait la seule Division française qui se battait.



**1^{er} décembre 1953-
Diên Biên Phu
BRUNO actionne les appuis.**

Notre troisième rencontre eut lieu en juin 1955. Le colonel Jean GRACIEUX commandant la Brigade de Parachutistes Coloniaux me confia la formation des trois escadrons de jeeps armées, destinées aux bataillons de parachutistes transformés en régiments. Neuf mois plus tard, l'instruction terminée, je me ré-

servais l'escadron du 3^{ème} RPC et je vous rejoignais en Algérie à Bône. Dernier témoignage d'amitié, vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour commander la compagnie représentant le 3^{ème} RPC lors du grand défilé parachutiste qui eut lieu sur les Champs Elysées, le 14 juillet 1957.

Merci mon Général pour la carrière prestigieuse que vous m'avez permis de faire dans votre sillage. Vous nous avez demandé souvent beaucoup, mais vous auriez pu exiger davantage. Ce fut un immense honneur de commander au feu une compagnie du *Bataillon BIGEARD* puis l'escadron du « 3 », enviés et célèbres dans l'armée française.

Merci surtout pour votre exemple et pour l'idéal que vous avez su nous inculquer.



Général Lucien LE BOUDEC



14 juillet 1957- Défilé triomphal du 3^{ème} RPC sur les Champs Élysées. À droite, le capitaine LE BOUDEC auteur de l'article et, à gauche, le porte-fanion est le sergent-chef MÉNAGE auteur de l'article qui suit.

Sur la piste avec BRUNO

par Guy MÉNAGE

Ces quelques lignes n'ont pas été rédigées au moment des faits, ni même à partir d'un journal ou d'un carnet de route mais font appel à ma mémoire, cinquante ans après une longue carrière militaire entamée en 1950 et débutée aux Enfants de troupe en octobre 1945. Je suis sûr d'obtenir une indulgence, au minimum sympathique, sur ces réflexions concernant le général BIGEARD dit "BRUNO", qui ne sont en aucune sorte un jugement mais une tentative de le montrer comme le voyait et le ressentait un jeune sergent de 19 ans à cette époque.

Je suis arrivé au 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux en garnison à Saint Brieuc, le 24 janvier 1952.

Le chef de bataillon BIGEARD voulait former son unité, "sa boutique" disait-il, avant son départ pour l'Indochine, départ qui eut lieu en juin de la même année. Venant du camp de Meucon, lieu de formation de tous ceux qui appartenaient à la 1^{ère} Demi - Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes, le cursus habituel était le brevet parachutiste puis le stage commando. Je fus reçu dès mon arrivée, surprise de taille car, à cette époque il était plus que rare d'être reçu, par son commandant de Compagnie, ce dernier restant déjà un personnage pour le jeune que j'étais, très, très lointain ! En général, l'adjudant de bataillon se chargeait de cette réception qui fixait l'affectation arrêtée bien sûr par l'Etat-major du bataillon. Ému, "n'en menant pas large", je trouvais donc, debout derrière son bureau, celui qui serait, je ne le savais pas encore, une légende et qui restera un chef

prestigieux et unique.

Très grand, l'air très costaud mais, je peux dire, décontracté dans son allure, je fus impressionné par ses yeux bleus, très perçants, qui me jugeaient dès ce premier regard. Après ma présentation réglementaire, il m'invita d'une voix amène à raconter mon jeune et bref parcours ! S'asseyant, il prit mon dossier et ses paroles furent très claires : « *Tu es vraiment un très jeune sous-officier mais tu remplis pour moi les conditions que je me suis fixées pour ta sélection.* »



*Opération Hirondelle. Juillet 1953
De g à d : Sergents Guy MÉMAGE et Jacques COUTURE, entre eux un para non identifié, et au dessus les deux Vietnamiens sont TRAN VAN HIM et TRAN VAN BAO.*

A toi de t'en montrer digne : excellente condition physique, entraînement à fond, rigueur dans ta conduite, ta tenue, les ordres don-



nés, les ordres reçus. Tu as de très bonnes notes, en armement et topo, je t'affecte au peloton d'élèves gradés comme Instructeur. Présente-toi au lieutenant DATIN qui en est le patron. Je te verrai sur le terrain et à l'instruction. Salut ! »

Ouf ! J'étais admis dans la boutique. J'étais heureux mais, en même temps, je pensais que j'allais devoir m'habituer à beaucoup, beaucoup d'efforts.

Ainsi démarrèrent six mois d'instruction complétés par une formation continue de tirs et de marches éreintantes qui formeront ce fameux « esprit de corps ». Fiers d'être paras nous y ajouterons la fierté d'appartenir au 6^{ème} BPC.

Mes élèves du peloton de caporaux étaient tous des anciens ayant un ou deux séjours en Indochine dans les différents bataillons paras. Je suis certain que "BRUNO" avait ainsi trouvé une excellente façon de me former en me mettant face à ces vieux bris-cards et également d'évaluer mes capacités.

L'entraînement du bataillon se termina dans la région du lac de Guerlédan après un saut en C82 (ancêtre du N2501) sur la zone de saut de Gaël puis, au bout d'une semaine d'exercices intenses, ce fut le retour à pied sur 60 km dans la nuit avec arrivée "aux aurores" à Saint Brieuc, et, cerise sur le gâteau, défilé en chantant, colonne par six pour traverser la ville. Cela avait « de la gueule » malgré la fatigue, les jambes raides, les pieds en feu ! Quelle fierté, des frissons même, d'appartenir à cette unité. J'aimais ce goût du panache et plus tard j'ai compris l'expression de "BRUNO" : « *Mieux vaut la sueur que le sang* ».

Départ pour l'Indochine en juin 1952 et arrivée dans ce magnifique pays qui nous a tant marqué et qui reste toujours aussi présent dans ma mémoire.

Après une courte période d'un mois de mise en condition : perception des paquetages, de l'armement, des munitions, prise en compte de nos personnels et toujours cet entraînement sans relâche, marche, tir, instruction en tous genres, les opérations s'enchaînèrent et nous savions qu'avec la réputation de "baroudeur" de notre chef nous ne serions pas en réserve !

Le Delta dans la région de Phuc Yen permit au bataillon d'assimiler ce que serait cette guerre, de faire l'amalgame Jeunes-Anciens, ainsi que celui avec nos frères d'armes, les parachutistes vietnamiens qui compossaient une section dans les compagnies "Blanches" et la totalité des compagnies indochinoises, pour ma part, la 6^{ème} CIP. Certains de nos Vietnamiens avaient déjà cinq à six années de combat à leur actif ! On apprend alors très vite ! Puis

ce furent les opérations aéroportées dont celle de Tu Lê (octobre 1952) en Haute-Région, territoire que notre Commandant connaissait parfaitement mais que nos Vietnamiens redoutaient après les pertes de Cao Bang, Lang Son et Hoa Binh. Premier véritable combat contre la division 312, célèbre unité vietminh, où l'on entama une retraite pénible de 70 km à travers la montagne, combattant sans répit pendant plus de quarante heures. BRUNO fit montre de son savoir immense dans ce combat de retraite. Ce fut le point de départ de sa légende dans les parachutistes, dans l'Armée, dans les organes de presse. Au retour de cette opération, BRUNO réunit tous les cadres du



21 octobre 1952 - décrochage de Tu Lê.
À la première halte, BRUNO fait le point.

bataillon pour un briefing jusqu'au niveau du chef de groupe. Je suis certain que, dans l'armée française, cette réaction, cette façon de faire, venaient d'être créées. Nous restons en Haute-Région pour le deuxième saut à Ban Son, décembre 1952, saut qui eut lieu après la bataille victorieuse de Na San. De longues marches, des embuscades, à la recherche des renseignements sur le repli des Viets, des accrochages souvent violents, dans le secteur de Co Noi, Moc Chau et la vallée de Chieng Dong. Chaque soir on se transformait en terrassiers sur les pitons : trous individuels, emplacements FM, de mortiers, rien n'était laissé au hasard pour notre protection. Dieu sait, si nous râlions ! Mais encore et toujours, "mieux vaut la sueur". Puis ce fut l'opération « Hirondelle » (juillet 1953) après de nombreuses opérations dans le Delta. Cette action c'est le saut en pleine zone viet à la frontière de Chine, sur la ville de Lang Son. Le bataillon s'y distingua une nouvelle fois en détruisant le matériel, l'armement, les équipements, de la valeur d'une division. Puis le bataillon se récupéra à Tien Yen en bord de mer après une exfiltration de nuit de 80 km, les Viets aux trousses ! Toujours comme le disait le patron " Mieux vaut la

Préparation de l'opération de Tu Lê.

Autour de BRUNO qui explique avec sa baguette.

De g à d : Médecin LTN RIVIER- CNE TOURRET- CBA BIGEARD - puis les LTN BOURGEOIS (debout)- DE WILDE - PORCHER (le seul vivant) - MAGNILLAT - LEROY (ou LEPAGE) - TRAPP-ÉLISE.



sueur" Ce genre de poursuite donne des ailes bien sûr !

Encore une opération qui prouvait si besoin était que le "6" était parfaitement entraîné et aguerri. Cette confiance, cette volonté de gagner, de "s'en sortir", cet état d'esprit à tous les niveaux, était la

maints combats, on enchaîna sur l'opération « Castor » (novembre 1953) avec la prise de Diên Biên Phu.

Encore une prouesse du bataillon pour réussir cette conquête car le village était tenu par l'arrière-garde de la division 350, la zone de saut gardée par un comité

Seno, Ban Hin Siu où il s'en fallut de peu pour rejouer Tu Lê, ce fut le deuxième saut opérationnel (mars 1954) sur "la Cuvette" destiné à aider la garnison complètement encerclée, aide aussi bien physique, par les moyens, que morale. L'espoir revint dans les points d'appui, lorsque la garnison apprit la nouvelle: « *du moment que BRUNO a accepté de nous rejoindre, c'est que tout n'est pas aussi désespéré que nous le pensions* ». Malheureusement, ce fut un combat perdu mais que de courage, de bravoure et quel honneur de se battre dans de telles conditions. Souvent, nous avons vu BRUNO venir ranimer notre foi et notre volonté sur les points d'appui ou lors du retour des contre-attaques. Dommage qu'il fût l'un des rares à agir ainsi ! Cette défaite terrible a fait l'objet de nombreux récits, aussi bien français qu'étrangers, mais que ce fut dur "d'avaler" ce désastre ! Tant d'hommes sont morts dans ces combats puis dans les camps vietminhs, pour rien !



Juillet 1953 - Opération Hirondelle. Deux optimistes sur la piste.
Le LTN ÉLISE (officier renseignement du 6) et le CBA BIGEARD.

marque de BRUNO, des LE BOUDEC, TRAPP, LEPAGE, DE WILDE, avec tous les chefs de section de ces compagnies dont pour moi le lieutenant DATIN avec sa grande bravoure. Retour dans le Delta, puis au Laos et, après

d'accueil très au point ! Un regroupement dans ces conditions nécessite une unité parfaitement entraînée, travaillant en totale confiance, sûre de son chef, de ses chefs.

Après les opérations au Laos, de

Un an plus tard, en 1955, après notre retour d'Indochine, on entrait dans la guerre d'Algérie ! Le colonel BIGEARD avec son sens du devoir demanda à partir, service de la France oblige, et fut chargé de créer et former rapidement le 3^{ème} Régiment de Parachutistes Coloniaux (qui devint plus tard le « 3^{ème} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine », car, bien sûr, "coloniaux" devenait un gros mot !) De nouveau, les anciens, dont je faisais partie maintenant, furent cooptés par nos anciens chefs du "6". L'enthousiasme était toujours présent et aussi fort, personne ne manqua à l'appel !

Le capitaine LE BOUDEC forma l'Escadron de Jeeps Armées (EJA) à Bayonne dont les véhicules furent mis sur cales dès notre arrivée en Algérie à Bône ! BRUNO se voyait mal combattre

dans ces paysages montagneux avec ce type d'engins. On se rappelle : "Créer très vite une magnifique unité, possédant une grande âme. Rapidement, le régiment sera beau, félin, souple, léger, manœuvrier". Tout était dit. Le style BRUNO repartait : qualités physiques, techniques et morales exceptionnelles, pour sa "boutique".



De son PC installé à même le sable, le colonel Marcel BIGEARD se renseigne par radio sur les résultats de l'opération "Timimoun", 7 décembre 1957.

Pendant trois années, (1955-1958) le régiment se battit à travers toute l'Algérie dans des dizaines d'opérations effectuées sans interruption. Basé dans un premier temps à Bône, les actions se déroulèrent en Kabylie, où le colonel BIGEARD conçut la manœuvre héliportée dont s'inspirèrent les Américains en guerre au Vietnam puis, plus à l'est, en intervenant dans le secteur de Duvivier, Souk Ahras, les Nementchas au Sud, où BRUNO fut blessé gravement. Avant de quitter Bône, ce dernier, lors d'un footing matinal, fut encore blessé, cette fois en pleine ville, lors d'un attentat. Heureusement, ce "Grand Bonhomme" avait la *baraka*. Une parcelle de chance est toujours nécessaire aux Grands Chefs !

Après un passage à Zéralda, dans les cantonnements du 1^{er} BEP, ce fut le départ pour le camp « X » à Chypre avant d'agir en Egypte mais, comme BRUNO n'était pas complètement remis de sa dernière blessure, nous restâmes sur l'île et ce fut le 2^{ème} RPC qui sauta sur Port-Saïd.

Beaucoup de mélancolie et de regrets au régiment ! De retour en Algérie, à Sidi Ferruch, notre base arrière, le "barnum" continua : l'Atlas, l'opération Agounnenda, Médéa, Alger dans un rôle de police, ce qui n'existe pas dans le "bréviaire para", mais il fallut le faire après les bombes des terroristes qui massacrèrent tant de civils. Réussite là aussi. On y fera un second séjour dans le même rôle. Pas agréable du tout ! Point d'orgue dans la vie du régiment, le défilé à Paris le 14 Juillet 1957. Quel grand et magnifique moment ! Je revois cette très belle photo, le colonel BIGEARD devant le "3" et dont la légende disait : "Pessimistes ? Regardez-nous !".

C'est à Youks-les-Bains (El Hammamet) que s'acheva mon périple algérien. Au même moment, BRUNO rentrait en France, laissant le régiment au colonel TRINQUIER, de même que mon commandant de compagnie, le capitaine LE BOUDEC, nous quittait remplacé par le capitaine CALÈS qui sera victime quelques mois plus tard

d'un grave accident, (une pale d'hélicoptère le décapitera en partie).

Servir sous les ordres d'un tel chef, "BIGEARD", est un immense honneur. Homme exigeant, honnête et attachant, rien ne semblait impossible avec lui. Tout en étant dans la guerre, il savait inculquer le goût de vivre pour quelque chose de plus grand que soi et de plus beau. Il a également toujours su braver les convenances, les habitudes, parfois même le règlement, je peux en témoigner, lui qui m'a remis la Légion d'honneur à 24 ans et m'a nommé adjudant à 25 !.

Je terminerai par ce qu'il disait dans une de ses nombreuses directives : « *Les hommes arrivent à être ce que l'on veut qu'ils soient. Ils se sont bien battus parce qu'ils croient en eux et en leurs chefs. Tout est facile lorsqu'on a un idéal et que l'on aime se grandir* ».

Général Guy MÉNAGE

Le « 6 » ou l'entrée au séminaire

par Jacques ALLAIRE

Hanoi 1953 - quatre officiers du 5^{ème} BPC ont accompagné au train leur bataillon qui est rapatrié. Ils sont affectés dans d'autres unités paras pour terminer leur séjour. Jacques ALLAIRE, qui effectue un troisième séjour, est du lot.

Alors que le wagon de queue n'était plus qu'un minuscule point noir, nous entendions encore les hurlements de la locomotive.

" Vous qui partez, pensez à ceux qui restent " ai-je murmuré à mes braves compagnons de combat dont l'esprit avait déjà rejoint Marseille.

- « *Vous en faites pas, mon lieutenant, on est appelé à se revoir* » me glissa MANGENOT en agitant son béret par la fenêtre. MANGENOT, brave sergent, qui sera tué en Algérie dans les rangs du 2^{ème} R.P.C. au retour de Suez, tout comme GROLLIER mon magnifique brigadier de tir.

Perdus dans nos pensées, nous sommes là, quelques officiers pour lesquels le séjour n'est pas terminé. Près de nous, quelques autorités venues saluer le départ du bataillon ; plus loin, la musique de la garnison s'ébranle pour rejoindre ses quartiers. Les autorités se dirigent vers la sortie et passent devant nous. Parmi elles, le général GILLES, commandant les troupes aéroportées. Il s'arrête devant notre quarteron lugubre et nous interpelle.

« Alors les jeunes, vous voilà veufs ! Ne soyez pas tristes, la vie continue. On vous attend ailleurs avec impatience ».

5 août 1953 -
Hanoï, -
Le chef de
bataillon
BIGEARD
portant le
fanion du « 6 »
décoré par
le général
NAVARRE
après
Lang Son.



Dans un geste spontané et imprudent, peu conforme en tous cas au respect de la voie hiérarchique, je m'approche du général. Après l'avoir salué et prié de bien vouloir excuser mon audace, moi, microscopique sous-lieutenant du Tonkin, je m'entends soudain l'interroger :

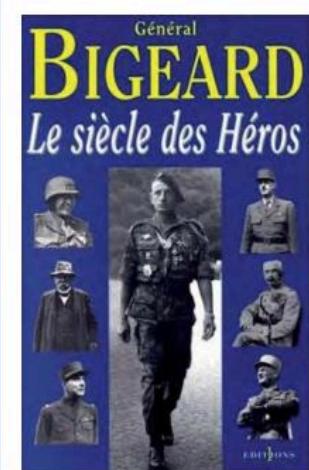
- « *Mon général, pourquoi m'avoir affecté au 6 ?* »

Interloqué, le général, qui en avait pourtant vu d'autres, me regarde de son œil unique.



BRUNO dixit :

- On n'entre pas dans l'armée pour rester caporal, mais il en faut bien quand même !
- Le chef doit souvent payer de sa personne.
- La vie est ainsi faite, les morts, les disparus, les grands blessés, sont vite oubliés.
- On n'échappe pas à son destin.



- « Ah ! C'est toi, ALLAIRE ! Toujours aussi contestataire. Le 6, qu'est-ce que j'en sais ? J'ai signé voilà tout ».

- « Oui, bien sûr, mon général, mais je n'ai pas choisi le 6. »

- « Choisi, choisi... tu en as de bonnes. Qu'as-tu demandé au fait comme bataillon ? »

- « Je n'ai pas vraiment choisi, mon général, j'ai simplement écrit sur l'imprimé réglementaire que l'on m'a demandé de remplir : n'importe lequel sauf le 6 ». « Ah ! Tu as écrit cela. Alors ne t'étonne pas d'y être affecté ».

- « Mais, je suis le seul, mon général ».

- « Eh bien tu vois, c'est logique. Tu es le seul. Bon, écoute, je vais te dire une bonne chose. Dans six mois, tu seras " bigeardiste ". Mais je te donne aussi un conseil. Tu nous a bien amusés avec ta barbe, à Na San et ailleurs. Avec BIGEARD, ça ne marchera pas. Je te conseille de te raser avant de te présenter à lui. Tu peux disposer. Bonne chance ! »

Mes camarades, restés à l'écart pendant ce dialogue instructif, n'en perdaient pas une miette, attendant la chute. Lorsque nous nous retrouvons sur la route Mandarine devant la Gà (gare en vietnamien), l'heure est venue de nous séparer. Après six mois de crapahut en commun, nous étions comme des frères.

« Allez, salut ALLAIRE. Amuse-toi bien chez le beau Marcel. N'oublie pas ce que t'a dit le cyclope. Dans six mois ».

Je hèle un pousse-pousse (nous disions un pousse par économie) pour rallier le Protectorat afin d'y récupérer ma cantine et rejoindre le Séminaire où se trouve la base arrière du 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux. Dans le balancement rythmé par la foulée de " l'homme de trait ", je réfléchis à ce que vient de me dire le " père GILLES " et mesure enfin

la vanité de mon attitude. En livrant ce ridicule combat d'arrière-garde contre le colonel DUCOURNAU, je n'ai pas pris le chemin le plus court pour obtenir ce que j'attends aussi de ce séjour : l'intégration dans l'armée d'active. J'ai maintenant une femme et deux enfants. Si je ne peux préjuger de mes chances de survie - Dieu seul en décidera-t-il m'appartient, à vingt-neuf ans, de sortir de l'amateurisme et de respecter certaines règles. Tout en restant moi-même, il est temps de mettre un bémol sur l'humour que l'on me prête et auquel certains chefs sont allergiques. Je vois la sueur couler sur le dos nu du pousse (le mot pousse s'appliquant aussi bien au tireur qu'au véhicule), et décide de stopper devant l'enseigne du premier " Figaro " venu. J'ai choisi : c'est rasé que je vais me présenter au chef de bataillon Marcel BIGEARD.

Il est de mon intérêt de le prendre dans le " sens du poil ", j'ai bien compris. Trouver un coiffeur

à Hanoï n'est guère difficile, il y en a presque autant que de marchands de soupe ambulants.

- « Toï ». (Arrête) Je viens d'en apercevoir un.

Le pousse me dépose le long du trottoir, au carrefour de l'avenue Puginier et du boulevard Giovannelli où le barbier exerce ses talents en plein air.

« La barbe ! »

« C'est tout couper, Cep ? »

- « Oui, tout ! »

- « Moustache aussi ? »

- « Non, seulement la barbe. »

C'est imberbe, ou presque, et contre l'avis autorisé du " professeur " Bardot de la côte 1133 près de Ban May, qui doit bien rire dans la sienne, que je pénètre dans l'antre du 6, le 25 juillet 1953, le jour de la Saint-Jacques.

Le P.C. de BIGEARD est à l'entrée du séminaire dans un pavillon confortable et net, qui tient plus du siège de la Lyonnaise des Eaux que d'un poste de commandement. Il n'y manque qu'un huissier, chargé d'escorter les visiteurs, la chaîne au cou. Rapidement introduit dans le bureau du chef de corps, je découvre BIGEARD. Il est dans sa trente-sixième année, il en fait à peine trente. Il se déplace comme un chat, sans effort apparent. Grand, mince et délié, il n'a pas un pouce de graisse. A sa manière de balancer le torse, on imagine les muscles de ses épaules roulant sous la veste camouflée d'une tenue ajustée. BIGEARD est beau gosse. Il le sait, on le sent. Mais il le doit autant à lui qu'à ses parents. La barrette de décorations qu'il arbore, sans fausse modestie excessive, est éloquente.

La cravate de la Légion d'honneur, des palmes à revendre, le situent déjà parmi les officiers les plus décorés, en attendant d'être Primus Inter Pares.



16 mars 1954 - LTN Jacques ALLAIRE, second saut sur Diên Biên Phu - retour vers l'enfer.

Ce qu'il deviendra. Oui, c'est bien lui. Tel que je l'ai vu sur Paris-Match, alors que je venais de rejoindre le C.I.T.C.M. de Fréjus, et tel que me l'ont décrit ceux qui l'avaient déjà approché. Un chef pas comme les autres dont la légende a sans doute été pour beaucoup dans ma décision de rechausser mes rangers, tout comme LECLERC m'a tiré vers l'Indochine une première fois. Le magnétisme qui émane de sa personne explique son ascendant sur ses hommes. BIGEARD, c'est BIGEARD. Je le surprendrai plus tard à parler de lui à la troisième personne, comme DE GAULLE. Aujourd'hui, sans extrapoler, je mesure pourquoi il ne fait pas l'unanimité. C'est un personnage hors gabarit qui, mesuré à l'aune commune, irrite et intrigue. Depuis la révolution, on aime l'égalité et toute tête qui dépasse abaisse celle des autres. De ses yeux gris bleu, légèrement dissymétriques, il me fixe un court instant, puis, de sa démarche déhanchée d'ancien champion de boxe du Sénégal, il vient à moi la main ouverte, le visage éclairé par un sourire. Il est au mieux de sa forme. Mon saint patron a choisi le jour de notre rencontre. BIGEARD vient de frapper à Lang Son un coup fumant. Un chef victorieux est toujours conciliant.

- « Bonjour ALLAIRE, je vous attendais. On m'a dit que vous portiez la barbe. Où l'avez-vous mise ? »

- « Sur le trottoir, mon commandant. On vient de me la raser à l'instant. »

Ses yeux s'allument. Il ne doutait pas que je la laisserais en route.

- « C'est très bien lieutenant, mais ces moustaches ? »

- « Mon commandant, au poids vous êtes gagnant. Ces moustaches, je les porte depuis 1944.



La barbe, je me devais de la sacrifier. Elle ne datait que de Na San. (Et puis le 6 vaut bien une mèche, me dit une petite voix incorrigible que je n'arrive pas à museler malgré les bonnes résolutions prises ce matin).

Il sourit franchement.

- « Bon, je vous les accorde, ces moustaches, mais c'est une exception. Sachez qu'au bataillon, je n'admetts aucun poil superflu. Ici, on meurt rasé de près. »

- « Je ne suis pas pressé, mon commandant ». Nouvel éclair dans le regard.

- « Alors vous êtes content de

venir au 6 ? »

- « Je n'ai rien fait pour cela mon commandant. Pour tout vous avouer, je ne le souhaitais pas » Le visage de BRUNO se fige un court instant.

- « Ah oui, et pourquoi lieutenant ? »

Me voici encore en train de jouer les "Cyrano". Mais, au bout du compte, mieux vaut qu'il apprenne de moi ce que d'autres ne manqueront de lui dire. Et peut-être même le sait-il déjà ?

- « Mon commandant, il y a deux raisons à cela ».

Je suis toujours debout devant lui et je réalise que la porte est juste derrière mon dos.

- « La première est que l'on parle beaucoup du 6, dans les journaux de France, les magazines et dans la presse locale. On dirait que sur les six ou sept bataillons paras d'Indochine, seul le 6 est opérationnel. »

- « Oui, je sais, mais ne peux rien contre. Le 6 est de tous les coups durs. On me donne toujours les missions les plus difficiles. Tu Lê, Lang Son etc. Ma boutique est rodée, elle répond au quart de tour ». Puis, enchaînant « Mais le 5 était lui aussi un beau bataillon. Des commandants de compagnie remarquables et de magnifiques chefs de section mais quel est le deuxième point ? ».

Je remarque au passage qu'il a oublié de vanter les mérites de mon ancien chef de bataillon qui n'était pourtant pas son challenger.



**Janvier 1954- Ban Som Hong (Laos).
BRUNO a sorti son bataillon du piège.**

« Le second point, mon commandant, est que je n'ai rien d'un " BIGEARD's boy ", que je ne suis ni grand, ni souple, ni félin et ni très manœuvrier. Dans votre boutique si bien rodée, je risque de détonner ». Je pense à un autre verbe du premier groupe, mais je préfère le lui laisser dire pour moi.

BIGEARD se balance d'une jambe sur l'autre avec la façon personnelle, que je lui connaîtrai

bientôt, de profiter de chaque situation, fut-elle statique, pour travailler sa forme physique.

- « C'est bon, Allaire, arrêtez de déconner. (Il l'a dit !) Je sais qui vous êtes. Un séjour comme caporal, un comme sous-officier, un troisième commencé au 5, ce n'est pas si banal. Même au 6, les troisièmes séjours se comptent sur les doigts d'une main. Je vous affecte à la 6^{ème} C.I.P. (6^{ème} compagnie de parachutistes indochinois). Votre capitaine porte lui aussi des

moustaches, ma première exception. A vous deux, vous ferez la paire. Vous prendrez le commandement du commando Ferrari, le meilleur. Ferrari, sous-lieutenant de réserve comme vous, vient de terminer son séjour avec la Légion d'honneur. Vous savez ce qu'il vous reste à faire. Au revoir, à ce soir au mess ».

La messe est dite.

Colonel Jacques ALLAIRE

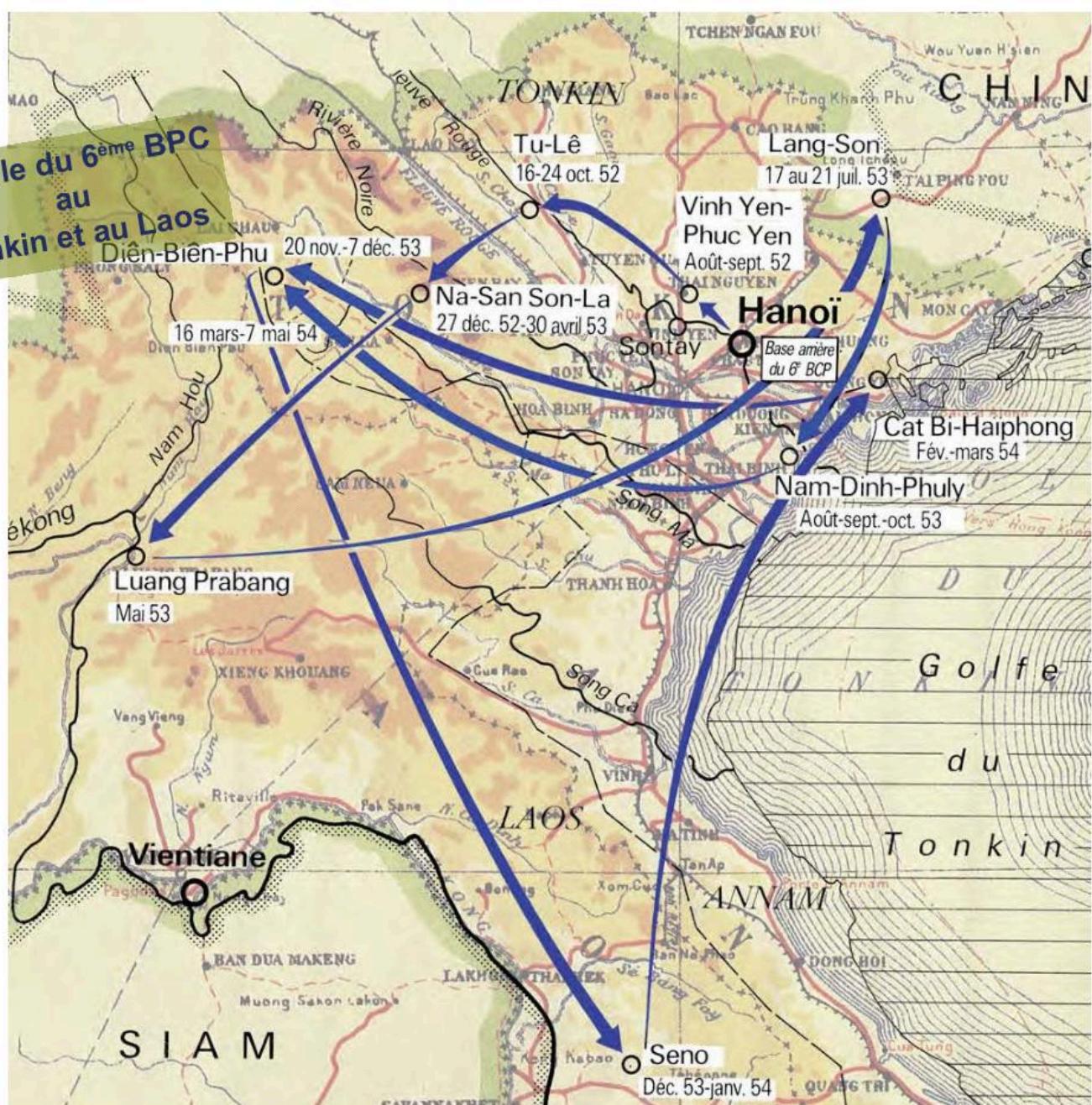
21) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décision n° 43 du ministre de la défense nationale et des forces armées en date du 17 octobre 1955 (JO du 23.10.1955).

Le 16 mars 1954, après avoir conquis de haute lutte sur le V.M. trois mois auparavant la position de DIEN BIEN PHU, sautait à nouveau à la tête de son bataillon pour secourir la place assiégée. Le prestige du 6^{ème} bataillon de parachutistes coloniaux, le courage et la chance légendaire de son chef, apportent à la garnison un sérieux réconfort. Dès le 28 mars, une action menée sur la face ouest du camp retranché aboutit à la destruction d'un bataillon V.M. qui abandonne sur le terrain 300 morts, 80 armes dont 5 pièces de D.C.A. lourde. Le 30 mars est à la pointe des contre-attaques qui permettent la reconquête du piton ELIANE 2 capital pour la défense. Le 15 avril, quittant le commandement de son bataillon, il prend les fonctions d'adjoint opérationnel, au colonel, commandant les troupes aéroportées de DIEN BIEN PHU. Son action s'exerce alors sur les 7 bataillons paras auxquels il sait communiquer jusqu'au bout son esprit farouche de résistance. Chef de guerre au passé prestigieux.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

Péripole du 6^{ème} BPC
au
Tonkin et au Laos



11 novembre 1952. De g à d : LTN LEVIGOUROUX († à DBP), LEPAGE, TRAPP, CNE TOURRET, CBA BIGEARD, CNE LEROY, LTN MAGNILLAT, DE WILDE, PORCHER.

Marcel BIGEARD au 6ème BPC

par Martial CHEVALIER

Après une formation en chancellerie à Paris, j'ai rejoint le 6ème en février 1952. Je servirai pendant quinze ans sous les ordres du général BIGEARD. En raison de ma qualification, je fus chargé de la mise sur pied des rouages « chancellerie » et en particulier de l'avancement à réaliser avant l'embarquement prévu le 5 juillet 1952.

Dès ma présentation au commandant BIGEARD, j'ai compris tout de suite les règles suivantes qui ne m'ont plus jamais quitté.

- « ponctualité, disponibilité et, bien sûr, discréction et présentation ».

J'ai adopté sa devise : « *Être à l'heure, c'est déjà être en retard* ».

Après l'épopée de Tu Lê (retraite des mille, lieutenant MAGNILLAT), j'assure le PC opérationnel du bataillon, une équipe réduite : l'O.R. (lieutenant ÉLISE) et les radios bien sûr, accrochée aux pas du commandant, ce qui, dans les proches de nuit, lorsque nous remontions vers la compagnie de tête, n'était pas forcément apprécié de l'unité d'ouverture.

Je n'ai pas à rappeler les épisodes intenses vécus, car vous tous, chers Anciens, étiez au contact direct et bien des écrits ont été faits :

- par le général, « Pour une parcelle de gloire » notamment,
- par le lieutenant BOURGEOIS, tué à DBP, « Quelques haies d'obstacles »,
- par le colonel ALLAIRE, si précis, in-

transigeant lors de ses écrits et conférences,

- par le général TRAPP, lors de la parution du film sur Diên Biên Phu, qui écrivit une lettre ouverte dans « Debout les Paras ». A moi il m'écrivit : « Nous vous connaissons bien mal mon cher Martial, vous exprimez parfaitement vos sentiments qui sont étrangement identiques aux miens. »

- par le général SCHMITT : « Avec le général BIGEARD, une certitude ! Il ne vous laissera jamais tomber ! » Après cette énumération, je vous dis ma deuxième devise :

« Fidélité, Discréction absolue ».



À Pak Suong, BRUNO dicte son courrier à son fidèle secrétaire.

Dans les archives de mes courriers, je relève, ma plus belle citation : « *Inégalable Martial, tu me manques.* »

Je vais réunir ces courriers, pour mes archives familiales. Par contre ce dont je veux témoigner, c'est combien le général a toujours été près de ses Paras, sous les ordres de nos officiers ; nous étions des BIGEARD's Boys, il savait être près de tous et nous le lui rendions bien. Dernièrement, Madame LEROY-DARONDEAU a fait paraître un recueil, sur son frère, mort en captivité après Diên Biên Phu, recueil qui fait

admirablement bien ressortir l'ambiance, et la vie des petits gars du 6ème. (1)

Voici mon témoignage sur le côté humain, l'affection profonde pour ses gars, lorsque la mort était au rendez-vous des combats.

Plus tard, lors de la mort accidentelle du général TRAPP, au téléphone, il me dit : « Tu vois, Martial, j'ai pleuré à cette annonce, car TRAPP, quel monument ! Quelle figure emblématique ». Il en fut de même à Diên Biên Phu, lors de son pèlerinage, au monument érigé par le légionnaire Rolf RODEL, en

1994. C'est cela « BRUNO », si près de la vie quotidienne de ceux qui ont tout donné, sans jamais rien demander. Il sera toujours soucieux de donner à chacun le moyen de s'élever, à quelque niveau que ce soit, de gagner sa place dans les rouages de la boutique, le « Barnum Circus », dira-t-il plus tard.

Je terminerai en citant le général LE BOUDEC à qui j'ai adressé un courrier de félicitations et de fierté pour son élévation à la dignité de Grand-croix de la Légion d'honneur, où il rejoignait le colonel HERRAULD, l'une des figures emblématiques des sous-officiers du 6ème.

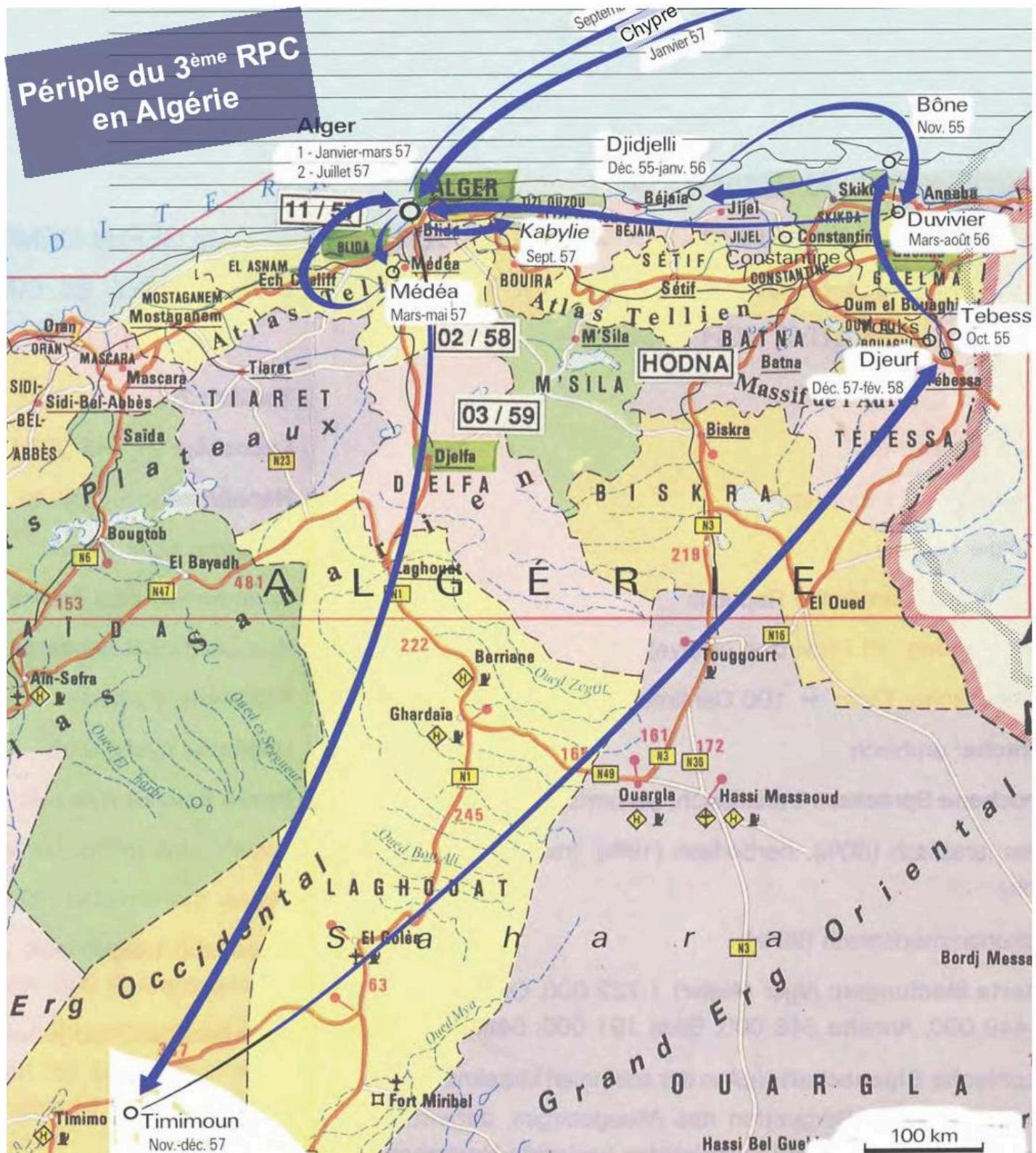
« ... que de chemin parcouru ensemble... Notre BIGEARD, que vous connaissez mieux que moi, nous a emmenés si loin et si haut que j'arrive, très étonné, à un sommet dont je n'avais jamais rêvé. »

Cette précision est le fait de tant d'Anciens du 6ème, c'est cela notre camaraderie et même un peu plus, pérennisée désormais par notre association « Qui ose Gagne ».

Chef de bataillon Martial CHEVALIER

(1) l'auteur a ajouté à la main : « à lire » - Nous avons présenté ce livre dans le bulletin n°37 page 28.

Péripole du 3^{ème} RPC en Algérie



23) Citation à l'ordre de l'Armée :

Décision n° 33 du ministre de la défense nationale et des forces armées en date du 22 juillet 1957 (BODMR n° 22 du 23-08-1957)

Magnifique chef de guerre qui joint à des qualités exceptionnelles d'entraîneur d'hommes, un sens profond de l'organisation et du combat sous toutes ses formes. Après avoir porté les coups les plus rudes à l'adversaire pendant 10 mois, a été grièvement blessé par des terroristes à BONE le 5 septembre 1956. Engagé avec son régiment dans la lutte anti-terroriste à ALGER du 20 janvier au 12 mars 1957 est parvenu à faire arrêter 450 terroristes notoires et à récupérer : - 173 armes de guerre ; - 135 armes de chasse ; - 119 grenades ; - 87 bombes de tous modèles ; - 100 Kilogrammes d'explosifs ; démantelant ainsi les organisations du Front de Libération Nationale de la ville.

Cette citation comporte l'attribution de la croix de la valeur militaire avec palme.

Souples, félin, manœuvriers

par Denis RIBETON et Olivier LEBLANC

lieutenants à la 2^{ème} compagnie du 3^{ème} RPC

sous les ordres du colonel Marcel BIGEARD 1957 et 1958

Ainsi nous voulait BIGEARD. Souples ? Cela allait de soi. Félin ? Avec 20 kg sur le dos ? Manœuvriers ? La manœuvre c'était l'affaire du Colonel. Au niveau du chef de section elle se limite à des ordres brefs, simples, exécutables dans l'instant face à l'ennemi dévoilé. Pour le reste, il s'agit avant tout de tenir physiquement et de suivre le rythme infernal que nous impose le style de manœuvre qui caractérise « BRUNO ».

La totalité du régiment en une seule colonne s'enfonce dans la nuit franchissant crêtes abruptes et profondes vallées derrière la section de tête sur qui repose le suivi de l'itinéraire fixé. Lourde responsabilité qui fait sensiblement monter la tension du chef de section de jour lorsqu'il découvre dans l'ordre initial que c'est sa compagnie qui cette fois se trouve en tête. Heureusement le capitaine veille et suit la carte avec attention.



Le lieutenant Olivier LEBLANC.

Derrière, en revanche ça suit « bite à cul » pour ne pas perdre la colonne, et on marche, on marche, on rêve et l'on s'endort même. Vlan ! Un grand coup dans le dos, c'est le radio qui n'a pas vu qu'on était arrêtés : - « *Qu'est-ce qui se passe mon lieutenant ? Où est-ce qu'on est ?* »

-« *J'en sais rien, silence ! On redémarre* »

L'aube ne va pas tarder. BRUNO donne ses derniers ordres et dispatche les unités qui vont prendre discrètement position dans leurs zones respectives.

Le jour se lève. Le doigt sur la détente on fouille du regard chaque pouce du terrain. Mais rien ne bouge, pas un son aucun signe de vie. Alors on prend quelque repos : café, biscuit de campagne, commentaires désabusés sur la vanité de l'effort de la nuit « *qu'est-ce qu'on fout là ? Y a pas un Fell et y a rien à bouffer* ». Du calme dit le lieutenant, c'est pas fini, en attendant on fouille, on ratisse, on cherche des traces, allez hop ! Au boulot!

Vient midi, on se regroupe pour ouvrir une ration et puis, à tour de rôle, chacun pique un petit somme jusqu'à ce que l'ordre arrive : « *C'est reparti !* ». On reprend en sens inverse l'itinéraire de la nuit, ça commence à râler « *y vont nous faire crever* », « *on repart comme des cons* ». Mais soudain une info redescend la colonne « *Marcel est là-haut* ». Marcel c'est comme cela que nos hommes appellent BIGEARD par son prénom. Alors les commentaires cessent, les hommes se redressent, on remet la casquette

correctement, on cale le FM crânement sur l'épaule et on défile fièrement devant le patron car il est bien là, dans le col, avec son PC léger, au milieu de son régiment partageant la vie de ses paras. Au passage quelques mots d'amitié, d'encouragement, dans son style inimitable, qui nous vont droit au cœur.

On va en avoir besoin car les épreuves sont loin d'être terminées : 40 nouveaux kilomètres nous attendent, dans la foulée, pour être à l'aube du lendemain en place dans un nouveau compartiment de terrain. Cette fois le lieutenant de tête parle arabe, il a été choisi pour pouvoir répondre à l'interpellation éventuelle d'un chouf.



Après une nuit exténuante, la colonne se disloque et chaque compagnie dans le plus grand silence effectue sa mise en place. Soudain, un coup de feu, le chouf ne s'est pas laissé abuser et cela déclenche une grande agitation dans la vallée. Mais les unités sont en place, l'ennemi est pratiquement encerclé et la perspective du combat efface instantanément toute trace de fatigue chez nos hommes qui vont donner la mesure de leur ardeur et de leur courage face à un adversaire qui, acculé, va vendre chèrement sa vie. Le bilan sera lourd pour l'adversaire et les pertes légères dans notre camp. Voilà le style BIGEARD: une action de diversion / déception im-

médiatement transportée dans un temps extrêmement bref là où l'ennemi ne peut imaginer nous rencontrer.

« Surprise et vitesse » ce sont ses mots clés, auxquels il faut ajouter « imagination », qu'il applique à toutes ses opérations aussi différentes soient-elles.

Timimoun par exemple ; un terrain tout à fait différent, le grand Erg du Sahara Occidental, des dunes, des dunes et des dunes à perte de vue, aucun point de repère.

Une katiba rebelle, après avoir fait déserter une compagnie méhariste qu'elle constraint à massacrer une mission de prospection pétrolière, s'est réfugiée au cœur du grand Erg.

Le « 3 », au repos à Sidi Ferruch, est immédiatement transporté sur la zone pendant que la 4^{ème} Compagnie Saharienne Portée de Légion Étrangère et des moyens de reco aériens s'efforcent de localiser la bande.

Sitôt cette dernière repérée, « BRUNO » héliporte une compagnie qui accroche très durement, deux chefs de section sont tués,

un lieutenant et un adjudant-chef. Les hélicoptères additionnent les pannes, ils supportent mal le sable projeté par les pales dans les tuyères. Les rebelles se replient. BRUNO donne l'ordre à la 2^{ème} compagnie de rejoindre au pas de course le petit aéroport de Timimoun où les Nord 2000 sont mis en place pour la parachuter sur l'ennemi.

On s'équipe en hâte et on fait embarquer, les largueurs vérifieront en vol.

Le capitaine réunit ses chefs de section pour nous donner ses ordres ; ils sont brefs : « *Nous serons largués perpendiculairement à l'axe de fuite des rebelles pour les intercepter. Arrivés au sol, face à l'est, regroupement par section, contact radio dès que possible* ». Au sol les hommes sont disséminés dans les creux de dunes qui nous privent de toute vue d'ensemble. Le regroupement dans ces conditions n'est pas une mince affaire, aucun exercice ne nous y avait préparés. Chaque chef de section a fait comme il a pu : en gros, grimper sur la ligne

de crête de la dune la plus haute et gueuler « *ralliemment sur moi* ». Heureusement, soit que nous ayons été largués suffisamment à l'ouest, soit qu'ils aient été impressionnés par le largage, les rebelles ne sont pas intervenus avant que nous soyons regroupés et en mesure de combattre. Il a fallu aller les chercher et cela leur a coûté très cher, il n'y a pas eu de rescapé.

Une fois encore BIGEARD a gagné en jouant souplesse, vitesse et imagination.

Pour la compagnie, après le combat ce fut une nouvelle aventure pour sortir de ce grand Erg à pied, 70 km dans le sable sans chaussures ni vêtements adaptés, par des températures de 30° le jour et négatives la nuit. Nous avons même eu droit à une violente tempête de sable qui nous a littéralement paralysés pendant 48 heures, sans eau.

Mais quelle splendeur ces dunes, cette immensité du désert !

Et quels souvenirs !

Général Olivier LEBLANC et
Colonel Denis RIBETON

Les lieutenants de « BRUNO »

par François CANN

« BRUNO » était l'indicatif radio du commandant puis du colonel BIGEARD en Indochine et en Algérie. Entre nous, nous l'avons toujours appelé « BRUNO », par affection. J'eus la chance de le servir en Algérie, comme lieutenant, chef de section, au 3^{ème} régiment de parachutistes coloniaux.

En tactique sur le terrain, il nous sidérait.

Il passait des heures à étudier la carte. En la visualisant, il déterminait, sans jamais se tromper, les

possibilités d'esquive de l'adversaire et, par corrélation, il dessinait sa propre manœuvre. Dès qu'il avait localisé l'ennemi, il ne le manquait jamais. Un fauve.

Lors d'une grosse opération faisant appel à de nombreux appuis, j'eus l'opportunité, n'étant pas trop loin de lui, de l'observer à la manœuvre des unités d'appui. Il avait autour de lui quatre opérateurs radio qui lui tendaient le « bigo » à tour de rôle pour les liaisons avec ses compagnies, avec l'artillerie, avec l'avion d'observation et les chasseurs et avec les hélicop-

teres. Il prenait manifestement du plaisir à commander les différents acteurs, lesquels appréciaient d'être manœuvrés par lui. « *Au moins* », disaient-ils « *avec lui, on a la satisfaction d'être bien utilisés et la fierté d'être efficaces* ».

Avec son ami Félix BRUNET, colonel de l'armée de l'air, il réalisa les premières véritables opérations héliportées, celles où les hélicoptères cessent de faire du simple transport (afin d'épargner les mises en place à pied) pour devenir les instruments de la manœuvre.

En Algérie, l'Opération « Agounnenda » restera à jamais le symbole de son inspiration de son instinct guerrier.





14 JUILLET 1957

A la fin du mois de mai 1957, un détachement de dragons qui rentre de patrouille en fin d'après-midi tombe dans une embuscade sur les hauts plateaux algériens. Il y disparaît corps et biens. Nous ayant devancés sur les lieux de l'embuscade par hélicoptère, BRUNO s'y livre à cette analyse invraisemblable qu'aucune école de guerre n'enseignera jamais. Il ne dispose que de deux indices : l'identification du commando zonal « Ali Khodja » (200 hommes et trois mitrailleuses MG 42) et les traces de sa fuite qui indiquent un repli vers le nord (en direction de la mer). Après avoir étudié la carte, il expose sa conception de manœuvre : « L'adversaire a emprunté cet oued en direction du Nord. Il basculera dans cet autre oued parallèle qu'il remontera pour revenir vers le Sud, sur les « lieux du crime ». L'entourage, incrédule, s'incline.

BRUNO tisse alors, avec ses six compagnies, un maillage de six kilomètres sur quatre. Chaque compagnie dresse une douzaine d'embuscades. Aucun itinéraire n'échappe à la surveillance. Il conserve une compagnie en réserve héliportée pour fermer la nasse. Lorsque le jour se lève tout le monde est en place, sur une seule fréquence radio mais en silence absolu pendant l'attente. Mission : laisser l'ennemi entrer dans la nasse et ouvrir le feu au dernier moment. Vers cinq heures, un chef de section annonce l'arrivée du « gibier » ; il égrène le nombre de « fells » qu'il aperçoit. Le feu s'ouvre lorsqu'il annonce 70. BRUNO héliporte sa compagnie de réserve. Le commando zonal est pris dans la nasse. Il est détruit après vingt quatre heures, non sans mal. Nous aurons une douzaine de tués et une vingtaine de blessés. L'ennemi était revenu sur les « lieux du crime » ! Incroyable !

Le colonel BIGEARD exigeait de ses unités leur plein effectif afin que toutes les armes fussent servies : il détestait les permissionnaires et les stagiaires, il abhorrait les malades. Son souci prioritaire, quelles que fussent les circonstances, était d'épargner la vie de ses hommes et leur intégrité physique.



À Agounnenda, je figure parmi les blessés de l'opération. Nous venons d'être traînés jusqu'à une clairière où nous attendons que le feu se calme pour que les hélicoptères puissent nous évacuer. Nous sommes là une douzaine, allongés sous les ombrages, non loin des corps de nos camarades tombés, lorsque surgit « BRUNO », la casquette en bataille, sa grande carte sous le bras. Surpris par ce spectacle de corps allongés, il ralentit le pas et adresse à chacun un clin d'œil ou un sourire.

Soudain il me reconnaît : « Ah ! Vous êtes là aussi père CANN ? » Je lui réponds par un geste d'impuissance. « Eh bien vous avez perdu mon vieux ! Salut ! Bon courage ! A bientôt ».

En vrai pro, il réagissait comme un entraîneur de rugby qui a la hantise de voir ses joueurs partir pour l'infirmerie.

Aujourd'hui les lieutenants de « BRUNO » sont orphelins et la France pleure le plus illustre de ses soldats : cinq fois blessé, vingt-cinq fois cité dont seize fois à l'Ordre de l'Armée, Grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1974.

Sa compétence lui valut en 1976 d'être nommé Secrétaire d'État à la Défense d'où il démissionnera avant d'exercer de 1978 à 1981 la Présidence de la Commission de la Défense nationale de l'Assemblée nationale.

En d'autres temps, il eût été un maréchal d'Empire immanquablement.

Général François CANN
« Un lieutenant de BRUNO »



Témoignage d'un ancien du 3

par Jacques MICHEL

BIGEARD était un chef d'orchestre au combat, sachant manier l'humour comme cette fois où un camarade avait commis une erreur d'orientation en tête de progression nocturne : quelques jours plus tard, nous avons tous reçu une petite boussole gainée de cuir, porte-clefs que nous avons accroché au curseur de la fermeture éclair de nos vestes de treillis. Je n'ai malheureusement plus la mienne. Humour aussi de certains journalistes, je pense à cet article au lendemain d'un défilé sur le cours Bertagna à Bône durant l'alerte Moyen-Orient : BIGEARD regardait passer ses compagnies entouré par les autorités civiles et militaires. "Soudain, on entendit un grand cri, les décorations du colonel BIGEARD étaient tombées sur les pieds du Préfet ! ».



Toujours pendant l'alerte Moyen-Orient de 1956, alors que nous étions cantonnés à Bône, nous avons perçu des tenues "sable" (1) difformes que "BRUNO" a fait retailler en utilisant les chutes de tissu pour confectionner des casquettes assorties, la tenue "officier" étant caractérisée par une fermeture éclair permettant d'ouvrir le blouson de haut en bas, les autres anoraks disposaient de deux rubans au col. "BRUNO" a organisé un défilé de mannequins devant le général MASSU, patron de la 10^{ème} DP, présentation surprise qui nous a comblés.

Jacques MICHEL

(1) Tenue britannique camouflée dite "peau de saucisson".



BRUNO dixit :

- Un chef ne doit jamais avoir sommeil.
- Il est facile de se battre et mourir sur le sol de sa Patrie.
- Pour durer, dominer les problèmes, croire en sa baraka, il ne faut pas tricher.
- L'expérience sert, bien sûr, mais le sixième sens est indispensable pour sentir ce qu'il faut faire ou ne pas faire.
- La guerre et l'amour, c'est trop beau.



A la 20^{ème} Brigade Parachutiste

par Paul URWALD

Au retour de mon premier séjour au Tchad en 1966, je suis affecté à la 20^{ème} brigade parachutiste comme chef de la section de protection. Après avoir été chef d'une section d'Africains à Abéché, puis commandant par intérim d'un escadron d'AM Ferret à Fort-Lamy, j'aurais préféré retrouver les rangs d'une compagnie de combat au 8^{ème} RPIMa que j'avais choisi à Saint Maixent et quitté au moment où il abandonnait Nancy pour s'installer à Castre mais la DPMAT en avait décidé ainsi.

J'arrive donc à la 420^{ème} compagnie de quartier général commandée par le capitaine DAIRON et tout juste implantée à la caserne Pérignon à Toulouse où elle vient d'arriver avec le PC de la brigade. Je suis à l'époque lieutenant avec à peine quatre ans d'ancienneté. Je vais me présenter au commandant HOVETTE, chef d'état-major qui me fait grosse impression, puis au colonel BIGEARD. J'étais dans mes petits souliers et n'en menais pas large : ma jeunesse m'avait empêché d'aller en Algérie et, la poitrine vierge de tout ruban, je me retrouve en tête à tête avec ce magnifique chef auréolé d'une gloire inégalée. Tout en tassant une demi-cigarette dans sa pipe, il me questionne un peu et me dit ce qu'il attend de ma section.

Au contact des anciens de la "boutique", j'apprends vite une foule de choses importantes pour la bonne exécution de mes missions un peu particulières dont l'essentiel est théoriquement d'assurer la protection du PC en manœuvres. Martial

CHEVALIER me donne des « recettes » pour travailler comme le souhaite BRUNO. Commencent aussitôt les exercices de montage et démontage des tentes 56 et 54, la fabrication d'un mât transportable pour hisser les couleurs, la peinture des panneaux récupérés à la D.D.E. pour flécher les différentes zones du PC, les liaisons très étroites avec la CLT, l'ordinaire et le foyer. Le décrassage matinal s'effectue au réveil, été comme hiver. Et je me sens très vite intégré à la « boutique » où sont également affectés le capitaine DENTIN et le capitaine GUIGNON. (1)



BIGEARD a récupéré des dessinateurs à qui il confie une foule de missions et, très vite, un nouveau mât aux couleurs s'élève selon leurs plans dans la cour de la caserne qui change très rapidement d'aspect. Toutes les transformations visibles dans cette caserne ont du panache. Des panneaux sont accrochés sur les murs avec les devises bien connues : « souples, félines et manœuvriers », « un pas... encore un pas », « durs comme l'acier, résistants



comme le cuir », etc. Le patron décroche son téléphone, appelle l'intendant qui ne veut pas desserrer les cordons de sa bourse et en quelques minutes obtient les crédits nécessaires. J'assiste aux réunions d'état-major dont le but est de préparer la prochaine manœuvre. BIGEARD a fait réaliser des figuratifs de l'armée rouge pour mieux saisir l'articulation et le déplacement sur les grandes cartes qui tapissent les murs de la salle opérations. Sur le terrain, c'est fabuleux ! Dans le cas des manœuvres de brigade, j'installe le PC lourd avec tentes et tout le matériel pour travailler, se nourrir et dormir : en général dans ce cas, nous ne changeons pas d'emplacement. C'est le « Barnum Circus », comme dit le Patron. Mais le plus passionnant pour moi, c'est le PC léger : quelques GMC et jeeps radio, de la paille à l'arrière des camions qui serviront de dortoir. Chaque soir, BRUNO rassemble ses chefs de corps, fait le point de la situation, étudie avec eux les missions du lendemain et donne ses ordres. Les AN GRC9 et les

SCR 300 entrent aussitôt en action pour diffuser sur le réseau de faux ordres d'opération pendant que, de nuit, nous faisons mouvement vers un nouvel emplacement reconnu par la CLT. Au lever du jour, il appelle tous ses correspondants qui répondent instantanément, part faire son footing et revient boire son café, réjoui à l'idée que, une fois de plus, il va gagner la bataille puisque l'« ennemi rouge » nous cherche dans une zone alors que nous sommes fraîchement installés dans une autre.

Formidable chef à la carrure d'athlète, cheveux toujours coupés courts, tenue impeccable, proche sans familiarité de ses collaborateurs, il en impose à tous. Il suffit de voir le regard de ses paras lorsqu'il s'adresse à eux ! Le sport matinal quotidien est la règle de vie qu'il s'impose à cinquante ans et que viennent constater les représentants de la presse locale dont les articles élogieux sur notre chef couvrent souvent les colonnes de leurs journaux.

Apprenant qu'il risque d'être désigné comme commandant d'une brigade mécanisée, il nous avertit qu'en arrivant, la première décision qu'il prendra sera de laisser les blindés au garage jusqu'à ce que les hommes soient capables d'effectuer 40 kilomètres à pied de nuit !

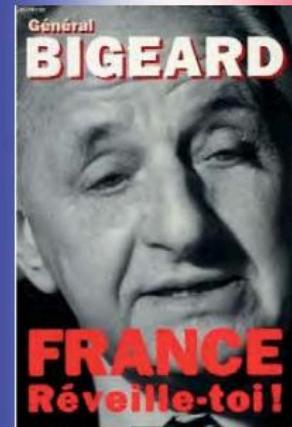
Il est bien évident que mon grade ne me permet pas d'être dans la confidence des colonels mais je sais que j'ai de la chance d'avoir reçu une telle affectation et je garde les yeux et les oreilles grands ouverts pour ne pas perdre une miette de ce que m'apporte le service au contact étroit d'un tel monument.



Nous étions encasernés dans une ville en temps de paix, mais il voulait que sa brigade soit opérationnelle et efficace et que ses paras aient de la gueule. Chacun était tellement fier de servir sous ses ordres que son souhait était largement réalisé et je suis certain que tous ceux qui appartaient alors à la 20^{ème} brigade parachutiste s'en souviendront toute leur vie.

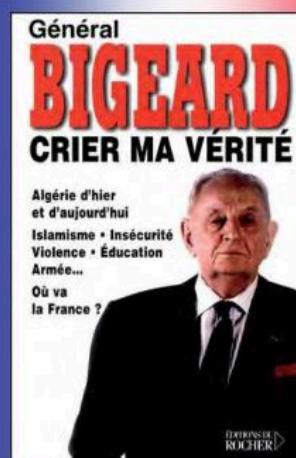
Général Paul URWALD

(1) NDLR : futurs chefs de corps respectivement du 6^{ème} RPIMa et du 2^{ème} REP.



BRUNO dixit :

- Il ne faut jamais revenir où l'on a été heureux.
- Il est bon d'être encore de ce monde !
- L'homme fort travaille seul et de nuit.
- Le temps travaille pour les révolutionnaires.
- S'instruire, s'endurcir d'abord.
- Grenouillage est synonyme de vide, erreurs et maladresses.



Le général Marcel BIGEARD à Dakar

par Alain-Marie MAILLAT, Alfred TÉTARD et Rémi BORDRON



Nous disposons de trois témoignages concernant le séjour de BRUNO à Dakar (janvier 1968 à juillet 1970) ceux d'un parachutiste, d'un sergent et d'un lieutenant.

Le Para : Alain-Marie MAILLAT

Très modestement, trois souvenirs du séjour de BRUNO, au Sénégal en 1967-1968. J'ai fait mes classes au 1^{er} à Bayonne puis je suis retourné chez moi, à Dakar, pour terminer mon service à la 110^{ème} CB, du 1^{er} RIAOM. J'étais alors détaché auprès du COMFOR, en qualité d'infirmier parachutiste (BP 258 319), donc directement en contact journalier avec ce dernier, puisqu' étant basé à « La Pointe », lieu de résidence du COMFOR !

A titre d'information, une plaque a été dévoilée, en juin dernier, à la pointe à Dakar qui évoque la présence de BIGEARD à cette époque.

BIGEARD remplaçait LANGLAIS, qui commandait les Forces Terrestres Françaises et qui avait, il faut bien le dire, un exercice de commandement de fin de carrière, en fait assez tranquille. Lors de la nomination de BIGEARD, une bonne partie de l'état major a cru, à tort, que la tranquillité allait perdurer ! Erreur, dès le jour de son arrivée, BIGEARD a réuni ses subordonnés et annoncé pour le lendemain matin une « marche d'entretien » ! Un

certain nombre de subordonnés n'ayant pas satisfait au test (aucun parachutiste dans le lot - n'oublions pas que les forces étaient interarmes), se sont retrouvés en position de départ immédiat pour la France et doivent encore s'en souvenir.

Tous les matins à 6 h 30 pétantes, le détachement de la pointe qui, jusqu'à l'arrivée de BIGEARD, se levait jusqu'alors vers 7 heures puis petit déjeuner et vacances journalières, s'est vu, courtoisement mais fermement, invité à suivre le « Patron », pour faire un petit footing de 10 km, tous les matins, le long de la petite corniche.

BIGEARD en tête, suivi par Madame la générale, suivie de leur fille, avec souvent, dans les bras, le chat de la famille, et enfin le détachement. Le footing effectué, le détachement rentrait pour la douche et le petit déjeuner tandis que le général continuait, généralement seul, mais souvent accompagné de son épouse et de sa fille par une nage en mer, face à l'île de Gorée sur environ deux km pour lui, sa femme et sa fille ayant droit au petit bassin. Enfin, le 4 mai 1968 (tout le monde se souvient de la chienlit du moment), le DC6, qui ramenait un certain nombre de libérables en France, a fait une escale technique à Rabat qui a duré plus longtemps que prévu ; il n'en a pas fallu plus pour que le bruit arrive très vite en France, comme quoi, les « BIGEARD BOYS » s'étaient prépositionnés au Maroc afin d'intervenir sous les

quelques jours, afin de remettre de l'ordre dans le pays ! Ayant toujours gardé des relations téléphoniques avec lui, y compris jusqu'avant sa mort, nous évoquions souvent ces anecdotes et d'autres, en particulier du Vietnam, où je suis assez souvent en déplacement.

Pour information également : le général est décédé le 18 juin dernier, or, le 15 juin, la salle de commandement opérationnel du COMFOR des FFCV (Forces Françaises du Cap-Vert) avait été officiellement baptisée « salle BIGEARD », sans savoir que, 72 heures après, celui-ci allait nous quitter.

Je continue d'avoir régulièrement Madame la générale au téléphone.



Enfin, dernière information, régulièrement des messes sont dites à la mémoire des soldats français tués ou disparus en Indochine et plus particulièrement à la mémoire des victimes parachutistes.

Le sergent : Alfred TÉTARD

Le général de brigade BIGEARD commandait les Forces Terrestres du P.A. de Dakar à partir de 1967, succédant au général LANGLAIS, et j'appartenais à la 2^{ème} Compagnie du 1^{er} RIAOM, où nous avions un contingent important d'appelés. BRUNO tenait à participer à chaque revue de libération de nos sympathiques parachutistes. Chaque libérable passait devant lui, avec livret d'instruction à l'appui. Cela durait des journées entières et était devenu le cauchemar des commandants d'unités. Ainsi il tâtait la température des unités en interrogeant ses petits gars comme il disait. Il était souvent là où on ne l'attendait pas. Prévenue de son arrivée au Camp Leclerc, la garde d'honneur attendait parfois des heures pour s'entendre dire que « Bibi » était déjà dans les lieux depuis un moment (étant passé par « la petite porte de derrière ») et inspectait les cuisines ou interrogeait au hasard les soldats qu'il ren-

contrait dans le camp.

Chaque matin, il faisait avec « Gaby » (son épouse) ses 10 km autour de la corniche de Dakar, traqué parfois par les journalistes.

Son « dada » était le saut en parachute dans la baie de Hann, parfois il se dégrafait un peu trop haut, malgré les recommandations des moniteurs paras, (notre champion de pentathlon Gérard MICHIARA s'en souvient) ce qui lui vaudra un sérieux

Prêt pour le saut en mer dans la baie de Hann.

accident plus tard à Madagascar. Je me souviens qu'au cours d'une réunion de tous les cadres du P.A., BRUNO déclara « que lorsqu'un chef de corps ne fait pas l'affaire, il suffit de le remplacer ». Le colonel du 1^{er} RIAOM, fraîchement arrivé, était présent et j'avoue que nous étions tous un peu gênés.

Nous aussi là-bas tournions à 3.000 tours.



Le lieutenant : Rémi BORDRON

1968. l'année inoubliable

Oui, pour moi personnellement, 1968 fut une année à marquer d'une pierre blanche. C'est l'année où, ayant rejoint les parachutistes, j'ai coiffé le bérét rouge pour ne plus le quitter, sans discontinuer, pendant 23 ans. Après trois ans passés à Pontoise, ma première garnison, je me suis retrouvé à Dakar, le 1^{er} juillet, au matin, débarquant du « Général Mangin » (voyage en famille et en 1^{ère} classe). Ce n'était pas une autre planète, mais cela y ressemblait un peu. Finie la grisaille des camps de Champagne et de la grande banlieue parisienne, oubliée la « chienlit » qui venait de secouer notre pays au cours des derniers mois. Désormais et pour deux belles années au Sénégal, je serai chef de section de parachutistes au 1^{er} RIAOM stationné au camp Leclerc, de plus, et même surtout, j'aurai l'honneur et la chance de servir sous les ordres du chef prestigieux que je n'ai encore jamais rencontré, le général Marcel BIGEARD. Les deux courts récits ci-dessous témoignent du changement total de style de commandement.

Pontoise, mars 1968.

Inspection du Régiment de Marche du Tchad par le général commandant la 8^{ème} Division. L'alouette II se pose dans le quartier BOSSUT. Je commande la section qui lui rend les honneurs, elle est fin prête. Seuls ceux qui n'ont jamais été « osmosés » ignorent les affres des « longues capotes », qui, quelle que soit la taille du marsouin, doivent être à la même hauteur par rapport au sol ! Le général débarque, les commandements claquent et je le vois encore s'avancer vers nous. Pas très grand, bien enveloppé, en tenue jaspée, *en culotte et bottes de cheval*. Il ne lui manquait que le baudrier. Le regard sévère, voire méprisant, il passe en revue la section puis me faisant signe de l'accompagner, il passe derrière la section et inspecte le dernier rang de dos, examinant alternativement les cheveux et les talons des chaussures de chaque homme. Puis il s'éloigne sans un mot.

Dakar, septembre 1968.

Saint-Michel au 1^{er} RIAOM. Je commande la section qui rend les honneurs au général BIGEARD quittant le camp LECLERC à l'issue des festivités. Sa voiture s'arrête à une cinquantaine de mètres. Il en descend en tenue camouflée et, de sa démarche athlétique, il s'avance vers la section qui lui présente les armes. Il s'arrête à une dizaine de mètres et après un superbe salut, avec un grand sourire, il déclare « Mon lieutenant, votre section est magnifique, voilà des beaux paras ! ». Puis faisant demi-tour, il remonte dans sa voiture qui l'avait rejoint.

Un tel compliment venant d'un tel chef, on imagine aisément le vent de fierté soufflant sur toute la section !

Mon témoignage corrobore les deux qui précédent, à la nuance toutefois que BRUNO étant en place depuis six mois, la période « prise en mains » était terminée, le régiment, imprégné du style « BIGEARD », tournait à 3.000 tours, comme le dit Alfred TÉTARD. Le 1^{er} RIAOM était un magnifique régiment, bien encadré, composé d'engagés et d'appelés. Tous les cadres jusqu'au niveau caporal étaient d'active. Les appelés, bien formés à Bayonne, étaient volontaires et servaient un an sur le territoire. Il régnait une saine ambiance en dépit de la différence de couleur des bérrets. Nombre d'anciens présents avaient servi sous les ordres de BRUNO, le plus célèbre étant Jacques ALLAIRE alors chef d'état-major (ancienne appellation de l'OSA). Par leurs nombreux témoignages, ils renforçaient encore le caractère omniprésent de BIGEARD dont, pourtant, la fréquence des visites au camp Leclerc était des plus raisonnables : une ou deux fois par mois.

N'étant pas le chef - c'est un amiral qui commandait le Point d'Appui de Dakar - BRUNO se tenait volontairement en retrait pour se concentrer sur sa mission : les Forces Terrestres, en l'occurrence nous, le 1^{er} RIAOM. Son but était simple : le régiment devait être opérationnel et il l'était. C'est l'époque où il commença à rédiger « Pour une parcelle de gloire ». Nous aurons la primeur du récit de Tu Lê au camp de Dodji, à la popote des officiers.

Quelques exemples significatifs :

- Pour BIGEARD, la manœuvre régimentaire menuelle devait commencer par un saut de nuit suivi d'une longue mise en place, à pied bien sûr, d'une trentaine voire d'une cinquantaine de kilomètres et alors, à l'aube blême, la manœuvre pouvait s'engager. Il assistait à la présentation de l'exercice puis aux conclusions. Bien évidemment, il était présent sur le terrain. Parfois, il y commentait, à chaud, les actions en cours, avec bon sens et simplicité, en insistant toujours sur l'utilisation des appuis.

- Deux fois par an, toutes les sections (et pelotons) du régiment s'affrontaient au cours d'un contrôle opérationnel digne de ce nom. Cette épreuve donnait lieu à une saine rivalité entre les unités qui se traduisait par une préparation continue et intensive dans tous les domaines (physique, technique et tactique). Ils étaient sanctionnés par un classement qui ne laissait personne indifférent.

- Des exercices d'alerte inopinés, préparés par son état-major dont le réveil, narré dans le premier témoignage, ne fut pas que physique mais également intellectuel, avec la remise à plat de toutes les planifications, la réalisation de cartes, de maquettes et la préparation d'exercices réalistes. Le temps fort étant la manœuvre annuelle interarmées, qui, cette année là, a eu lieu en Mauritanie.

- Enfin, les défilés se faisaient en chantant. Toutes les unités défilaient à pied, les deux compagnies para, l'escadron, la CCAS, la compagnie de base et même l'escadrille ALTDM (1). Chaque compagnie entonnait son



14 Juillet 1968 - Camp LECLERC - Revue des troupes par le général Jean Alfred DIALLO (†), CEMA Sénégalais (ancien officier français qui fut chef de corps du 5^{ème} régiment du Génie) et le général Marcel BIGEARD.



**Courte pause pendant une longue nuit de marche
2^{ème} Compagnie du 1^{er} RIAOM.**

chant à l'instant même où l'unité qui la précédait cessait le sien. Cette précision nécessitait un rigoureux chronométrage. Le résultat était spectaculaire et tous de rivaliser d'allure et de tonus en passant devant BRUNO.

- À noter que la dizaine de lieutenants, nouvellement affectés cet été là, ont commencé leur séjour par un stage de **deux semaines d'observateur ALAT** à l'escadrille. Outre les capacités opérationnelles du « tripacer », ils ont découvert le Sénégal d'en haut avant de se lancer sur ses chaudes pistes sablonneuses. Cette initiative témoigne bien du souci de la formation des cadres à l'emploi des appuis.

L'année 1968

s'achèvera par deux temps forts, la prise d'armes du 11 novembre et en décembre la manœuvre « Sloughi » en Mauritanie :

- 11 novembre 1968,

pour le cinquantième anniversaire de la victoire de 1918, une prise d'armes franco-sénégalaise a eu lieu sur la place de l'indépendance à Dakar. Le détachement français était composé des deux compagnies parachutistes du 1^{er} RIAOM. Symboliquement le président Léopold Sédar SENGHOR avait confié le commandement des troupes au général Marcel BIGEARD. Imaginez notre émotion lorsque ces deux grands hommes nous ont passés en



Revue des troupes par le Président Léopold Sédar SENGHOR et le général Marcel BIGEARD.

revue. Puis nous avons défilé derrière le glorieux drapeau du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Sénégalaïs (2) dont le régiment avait la garde. Nous avions le sentiment de vivre un évènement historique, celui du dernier défilé des soldats français dans Dakar.

- En Mauritanie,



Prise d'armes à Atar à l'issue de la manœuvre « Sloughi ».

tous les moyens interarmées des forces françaises stationnées à Dakar ainsi que des moyens de la 9^{ème} Brigade venant de Bretagne et débarquant à Port Étienne (Nouadhibou) furent engagés aux côtés de l'armée mauritanienne. L'action principale s'est déroulée dans la région d'Atar.

C'est dans ces confins que nos anciens du 4^{ème} BCCP (3) et du 7^{ème} RPIMa étaient intervenus quelques années plus tôt. Ce fut une manœuvre totalement réussie, très réaliste, parfaitement organisée et pleine d'enseignements. Combinant les manœuvres motorisées et le parachutage à longue distance (une compagnie, ayant décollé de Dakar, a sauté à Atar) puis les longues mises en place à pied. Tout à fait dans le style BIGEARD. Une fois encore, il nous fut beaucoup demandé sur le plan de l'endurance. Une magnifique prise d'armes à Atar a clôturé cette belle aventure.

Oui, pour moi, 1968 fut bien une année inoubliable !

Général Rémi BORDRON

(1) EALTDM (escadrille d'aviation légère des troupes de marine). Unité équipée d'avion type « tripacer » dont une partie sera détachée au Tchad l'année suivante

(2) décoré de la Légion d'honneur en 1913, de la croix de guerre en 1919, de la médaille militaire en 1919. Il porte neuf inscriptions : Sénégal/Soudan 1890 - Dahomey 1892 - Côte d'Ivoire 1893/1895 - Madagascar 1895 - Congo/Tchad 1900 - Mauritanie 1904/1913 - Maroc 1908/1913 - Grande Guerre 1914/1918 - Guerre 1939/1945.

(3) voir bulletin n° 37 page 35

Le général Marcel BIGEARD

Témoignage de

Jean POLI

Témoignage de mes liens avec le général BIGEARD, depuis sa prise de commandement à Madagascar, le 7 août 1971, jusqu'à sa disparition le 18 juin 2010.

Nos relations ne se sont jamais interrompues : pendant 40 ans nous avons gardé le contact, sinon physique, au moins par lettre.

1-Madagascar (1971-72)

Le 6 août 1971 le général BIGEARD atterrit sur l'aérodrome d'Ivato, à 20 km de Tananarive.

C'est le nouveau Général Commandant Supérieur (G.C.S) des Forces Françaises du Sud de l'Océan Indien (F.F.S.O.I.).

Il succède au général de SEGUINS PAZZIS, son compagnon de guerre et de captivité après la prise de Diên Biên Phu par les Viets le 7 mai 1954. Il est accueilli par le général CARDOT, Commandant les Forces Aériennes Françaises de Madagascar, le contre-amiral ESCHBACH, commandant la Base Stratégique de Diégo-Suarez, le colonel LEMAL, attaché militaire à l'Ambassade de France, ainsi que par le colonel RAMAROLAHY représentant le

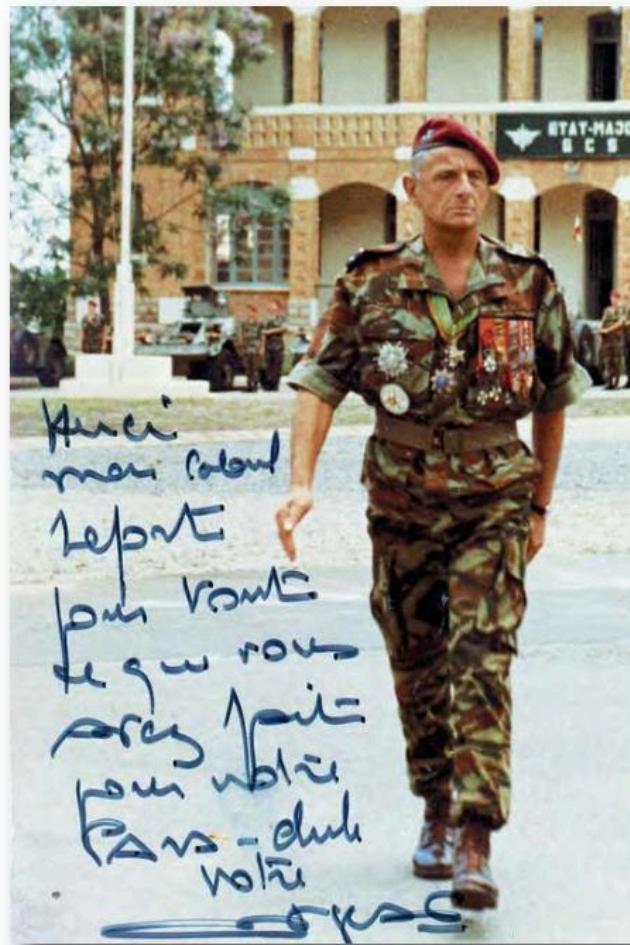
gouvernement malgache. Le lieutenant TRESTI, légionnaire, qui sera son fidèle officier d'ordonnance, est déjà là. BIGEARD rejoint l'ancienne résidence GALLIÉNI sur le plus haut sommet de Tananarive. Repas chez l'ambassadeur de France Alain PLANTEY qui le met dans l'ambiance de la Grande Ile.

Le lendemain matin, après son footing avec Gaby, la piscine et les visites protocolaires obligatoires dans les ministères malgaches, il arrive dans son État-major au Quartier Lucciardi ; ce sera son lieu de travail, car « *lui, ne travaillera pas dans sa résidence mais au milieu de*

l'Air, le chef du 3^{ème} Bureau dont j'étais l'adjoint (en poste aéroporté). BIGEARD traitera avec moi de toutes les questions opérationnelles, autrement dit, l'essentiel. Son étude approfondie de la carte était la clef de la plupart de ses décisions.

Deux mois après son arrivée, première note d'orientation : il impose sa marque par la communication à tous les niveaux : « *Ne rien accepter en l'état, tout est perfectible au plan opérationnel* ». Il détaille ses réunions, ses activités depuis son arrivée, toutes participant à la priorité donnée à l'opérationnel et « *entraînant un virement à 180°* » par rapport à

l'orientation de son prédécesseur. Ce qu'il veut : créer un esprit opérationnel interarmées, « *Ceux de l'Océan Indien* » unissant les 5.000 hommes dispersés entre Tananarive, Ivato, Diégo-Suarez, les Comores et la Réunion. Ce n'est pas les effectifs qu'il cherche à augmenter, mais le pourcentage opérationnel et l'efficacité de ces effectifs ; son objectif est clair : avoir un véritable « *outil opérationnel, souple, félin, léger, manœuvrier, rodé, parfaitement commandé, se présentant remarquablement bien, avec d'une part un PC léger opérationnel à l'échelon G.C.S., capable de coiffer la totalité des unités et d'avoir de parfaites liaisons avec l'arrière, et d'autre part un P.C volant* ». Il veut sortir les unités de leur « *embourgeoisement* » ; former des unités d'intervention avec les unités des services, entraînant, quand ce n'était pas fait, la réalisation de salles opérationnelles à tous les échelons, des plans de défense, des exercices d'alerte et



son état-major », qu'il va transformer. Sans chercher à passer au crible l'existant, il savait, par habitude, qu'il ne pouvait qu'améliorer. Présentation de la situation des forces dans l'Océan Indien par le colonel PAIX de l'Armée de



nifié par semestre avec des bilans complets et comparatifs en fin de semestre.

Après un trimestre passé à la tête des FFOI, après avoir estimé la réalité opérationnelle en cas de clash de chaque unité, de chaque bâtiment naval, sa conclusion :

« Ce commandement FFSOI peut être vu sous deux formes essentielles :

- la première gouverner, ne gêner personne, profiter des sérieux avantages matériels ;**
- la seconde commander, dire ce qu'il en est, se battre pour améliorer sur place et obtenir ce qu'il faut en haut lieu.**

J'ai délibérément choisi la seconde ».

Huit mois après, une nouvelle note, relevant toutes les applications « opérationnelles » de ses orientations, impliquait que **« rien ou presque n'existe avant qu'il ne mette en œuvre ses directives avec son état-major »**. La communication était sa force de frappe : vers le bas, vers le haut, vers les hommes, vers son état-major, vers la presse pour être totalement informé et surtout nous convaincre et faire nôtre ses projets.

Le 11 février 1972, une inspection du général BIGEARD est prévue à Diégo-Suarez, dans son style, comme il l'avait déjà fait précédemment : arrivée par un saut en mer dans la Baie de Diégo et, après changement de tenue, inspections, visites, présentations.



11 février 1972, avant l'accident de saut en mer.

de cadres, des manœuvres interarmées et des marches d'état-major et services.

Sa conclusion : **« Tous opérationnels ; le coup est parti ! »**. Tout est planifié par semestre avec des bilans complets et comparatifs en fin de semestre.

constate, assez loin, une concentration de bateaux de repêchage tandis que je nage en force pour ne pas me laisser entraîner vers le fond par mon parachute formant une poche imperméable. Enfin récupéré, j'apprends l'accident de BIGEARD ; il a dû avoir une syncope en l'air ; il a lâché son parachute et chuté dans l'eau d'une trentaine de mètres ; il va être transporté à l'hôpital de Diégo-Suarez. Je vois BIGEARD dans sa chambre d'hôpital, sous la garde rapprochée du fidèle TRESTI : il a trois côtes cassées ; le poumon est touché, le bras droit inerte ; sa vision est très trouble ; il n'a plus son moral ; il est choqué. Gaby est là. Marie-France les rejoindra. Il m'écrira plus tard **« ma profonde amitié renforcée au cours d'un certain parachutage en baie des Français »**. Le 12 février il est aérotransporté sur Tananarive, puis héliporté sur l'hôpital, avec Gaby. L'Ambassadeur de France et les autorités militaires malgaches viennent le voir.



Assis, de g à d : GAL BIGEARD, CBA POLI et l'officier Trans du PC léger.

Debout à droite, LTN TRESTI, l'aide de camp.

Deux mois plus tard, le 14 avril, pour marquer son retour à la vie normale, il communique sa « note d'orientation pour les mois à venir » et, le 18 avril, participe activement au raid mensuel de 15 km de l'état-major...

Mai 1972 : la manœuvre « Amboasary » : prévue du 12 au 17 mai, à 100 kilomètres au Nord-Est de Tananarive, elle doit voir agir ensemble « ceux de l'océan Indien ». Elle va regrouper sous l'autorité directe de BIGEARD et de quelques officiers de son état-major, la totalité de nos forces opérationnelles plus trois unités malgaches dont la compagnie parachutiste et un détachement des commandos Marine venu de France. **Le « P.C léger » est dans la nature.**

Le général RAMANTSOA, Commandant en chef des Forces Malgaches, y rejoint le général BIGEARD.

BIGEARD avait coutume de dire **« Il suffit que je me pointe quelque part pour qu'il se passe des choses »**.



BRUNO dixit :

- La lâcheté, l'imprévoyance, la négligence et l'incapacité ne sont pas sanctionnées si ce n'est par des récompenses.
- Un chef ne peut être malade.
- Rien n'est encore perdu si on garde la foi.
- La troupe au moral élevé est seule à même de trouver le chemin de la victoire.
- La guerre est une lutte de deux volontés : vouloir, c'est déjà vaincre.
- Tout est une question de foi.



A partir du 13 mai, une grave crise éclate dans Tananarive. A l'origine de la crise, comme à Paris en 1968, l'Université : une grève des étudiants de l'école de médecine ; puis son extension au-delà de l'Université, en focalisant tous les mécontentements, contre le gouvernement, contre le régime, contre le Président TSIRANANA et en faisant émerger l'antagonisme racial entre les côtiers et les Merinas des Hauts-plateaux. La situation se dégrade. Le 15 mai toutes les unités françaises sont en état d'alerte.

Ce jour-là à 12h00, après un briefing de l'état-major, BIGEARD fait déclencher le Plan de protection des Installations militaires françaises. Les troupes malgaches participant à la manœuvre sont retirées de l'exercice et font mouvement sur Tananarive ; puis l'exercice est annulé et les unités sur le terrain reçoivent l'ordre de rejoindre leurs bases, à Tananarive, Ivato et la Réunion, ce qu'elles feront de nuit par des itinéraires détournés.

Dans notre P.C à Tananarive (quartier Lucciardi) : la situation, le dispositif et l'attitude de nos forces sont exposés à l'ambassadeur de France, Monsieur A. PLANTEY.

A Tananarive, les forces armées et la gendarmerie malgaches, surtout à base de Merinas, ne veulent pas s'engager. Les manifestants mettent le feu aux voitures. Des magasins sont pillés ; des tirs et des grenades dans le centre. A partir de midi, les Forces Républicaines de Sécurité (F.R.S), à base de côtiers, ouvrent le feu contre les manifestants : en trois jours, il y aura plus de 30 morts et 200 blessés parmi la foule et les F.R.S. La crise gagne la province et notamment l'aéroport d'Ivato, la base aérienne de nos forces ! La communauté française (environ 15 000 hommes et femmes à Madagascar) commence à s'inquiéter.

Mais cette crise va déboucher sur un résultat apparemment inattendu : une foule silencieuse qui se cherche un leader, et brusquement acclame le général RAMANTSOA ; le pouvoir va lui être confié : un gouvernement militaire installé par des étudiants et des enseignants !

BIGEARD, bien informé, a incité ce dernier à accepter le pouvoir pour éviter une guerre civile et un bain de sang probable. Le 18 mai le général RAMANTSOA est investi par TSIRANANA de tous les pouvoirs. Cette conclusion correspondait au souhait du gouvernement français. Le 19 mai, une foule silencieuse, impressionnante, se



Les généraux
RAMANTSOA et BIGEARD.

porte au palais présidentiel pour réclamer la démission du Président TSIRANANA. Le Président est menacé. BIGEARD tient des commandos en alerte. Mais la foule va se disloquer, et les pouvoirs du général RAMANTSOA seront totalement confirmés par le référendum du 8 octobre 1972.

Les forces françaises ont sûrement joué un rôle dissuasif déterminant. Le général BIGEARD était prêt à s'engager, avec tous ses moyens opérationnels, pour préserver la population française. Le 23 mai, reprise du travail en ville ; nos unités regagnent leurs cantonnements. Mais les choses ne seront plus comme avant.

2-France (1975-1976)

Le général BIGEARD, alors « secrétaire d'État à la Défense - « **passé de la brousse à la jungle** » - est venu me visiter, pour ne pas dire inspecter, à plusieurs reprises dans l'unité que je commandais, le 23^{ème} Régiment d'Infanterie de Marine. Ce régiment « commando » à base d'appelés était implanté à proximité de Paris, dans la magnifique forêt de Saint-Germain. J'avais choisi ce commandement pour y appliquer mes idées sur la concertation et la participation, à l'époque de « l'appel des 100 » et des grèves dans la plupart des unités d'appelés. Pour sa première visite, BIGEARD est accompagné

qui lui a permis de livrer de nombreuses réflexions sur sa carrière ; les cadres qui ne le connaissaient pas encore ont été fortement surpris.

Nouvelle visite, le 20 avril 1976, lors de l'hommage officiel rendu au chef de bataillon GALOPIN, par le Ministre de la Défense Yvon BOURGES. Pierre GALOPIN, ancien du 23^{ème} RIMa, a été assassiné en 1975 dans le Nord du Tchad.

BIGEARD, secrétaire d'état à la défense, accompagnait le ministre. Etaient présentes les plus hautes autorités militaires, en responsabilité à la tête des Armées, au ministère de la Défense et dans la 1^{ère} Région militaire, soit 20 officiers généraux et 180 délégués officiers et sous-officiers. Les divers corps et associations d'anciens combattants des troupes de marine étaient représentés.



Retour de footing, l'auteur et BRUNO en pleine forme.

3-La continuité de nos relations

Fidèle en amitié, lorsqu'il l'accordait, sur ses critères. Plus que d'amitié, il parlait alors d'affection. Cela s'est manifesté par la continuité de nos échanges jusqu'en 2010. Sa communication était sensible avant d'être littérale. Ses phrases directes, percutantes souvent en synthèse, en accompagnement ou en conclusion d'articles de journaux qui parlaient éloquemment, de lui pour montrer, ce qu'était un vrai chef qui a de la « gueule, et qui sait souffrir » ! En 1984, alors que je commandais les Éléments Français au Tchad, il m'écrivait : « **L'essentiel pour vous dans ce contexte c'est d'avoir la chance de former des hommes « vrais », sachant souffrir** ». Sa

règle de vie était dans sa devise « Être et durer ». Le général Marcel BIGEARD gardera un statut particulier : un statut de « légende » « **Pour ceux qui ont tout donné sans rien demander** » disait-il.

Général Jean POLI



Hommage au CBA GALOPIN. De g à d : COL POLI, GAL BIGEARD, X, M. BOURGES Ministre de la Défense, un membre de la famille.

d'une centaine de personnels des divers cabinets ministériels du gouvernement, pour faire essentiellement un footing dans la forêt de Saint-Germain avec les personnels du régiment. Parmi les accompagnateurs, le colonel HOVETTE. Nous avons couru ensemble une quinzaine de kilomètres à travers la forêt avant de partager un repas champêtre

Le général Marcel BIGEARD, commandant la IV^{ème} région militaire (Anecdotes)

Alerte à la bombe

Le 6 mars 1974, le général Marcel BIGEARD prend le commandement de la IV^{ème} région militaire à Bordeaux. Dès les premiers jours, il organise dans son état-major une conférence de presse à laquelle tous les journalistes d'Aquitaine (et de Navarre) sont invités. À peine la conférence est-elle commencée que BRUNO est averti par un de ses officiers que, selon un coup de téléphone anonyme, une bombe va exploser dans la salle et qu'il faut évacuer immédiatement les lieux ! BRUNO informe aussitôt l'assistance médusée. Puis il conclut : « *Ce ne peut être qu'une mauvaise plaisanterie. Il n'est pas question de décrocher, on continue. Si ça explose, cela mettra de l'ambiance !* ». Et après les applaudissements de l'assemblée, la conférence s'est poursuivie normalement (non sans quelques sourires jaunes sur divers visages discrètement inquiets).

Général Rémi BORDRON



Passation de commandement du 3^{ème} RPIMa

Le 20 septembre 1974 - Carcassonne - Passation de commandement entre les colonels Raymond CHABANNE (dit le chat-tigre) et Michel DATIN, deux anciens capitaines de BRUNO au 3^{ème} RPC.



27 septembre 1974 - le Président de la République remet l'insigne de Grand Croix de la Légion d'honneur au général Marcel BIGEARD.

De droite à gauche le général Marcel BIGEARD, le colonel Raymond CHABANNE et le général Alain BLIZARD commandant la 1^{ère} BP.

Il y eut, en prélude à la passation de commandement, deux évènements insolites :

- le premier est qu'il avait fallu obtenir une dérogation de l'EMAT pour que BRUNO, commandant la IV^{ème} R.M. de Bordeaux puisse venir officier sur les terres de la V^{ème} R.M. de Lyon.
- le deuxième est que, le Préfet de l'Aude étant absent, il était représenté par son directeur de cabinet, Jacques DEWATRE, sous-préfet depuis une semaine. Et l'on vit BRUNO, respectueux du protocole, accueillir en le saluant le sous-préfet DEWATRE qui, huit jours plus tôt, n'était qu'un capitaine instructeur à l'ETAP (1), où il dépendait disciplinairement du général à Bordeaux ! Vive l'Armée et la Préfectorale !

Général François CANN

(1) NDLR : il terminera sa carrière comme Directeur Général de la DGSE puis ambassadeur en Éthiopie.

BIGEARD Secrétaire d'État à la Défense : dernier combat en civil

par Jean-Claude LAFOURCADE

En ce début d'année 1975, l'armée française va mal. C'est l'époque des cheveux longs, des soubresauts de mai 68, des comités de soldats, de l'appel des Cent, de la paupérisation des militaires d'active, de l'obsolescence des équipements. Il y a un réel malaise dans l'armée.

En mars, le président Giscard d'Estaing appelle le général BIGEARD qui commande alors la IV^{ème} Région Militaire et le nomme secrétaire d'État auprès d'Hervé BOURGES nouveau ministre de la Défense avec la mission de reprendre les choses en main. BRUNO rejoint alors « *le marigot* » comme il définit lui-même l'environnement politique parisien.

Je commande à l'époque la 1^{ère} compagnie du 3^{ème} RPIMa sous les ordres du colonel Michel DATIN et je suis un homme heureux. Mais BIGEARD veut à ses côtés un aide de camp capitaine, par-

achutiste colonial et célibataire, gage pour lui de disponibilité, et je suis désigné par la DPMAT. Pour jouer les « porte - serviettes », même si j'ai beaucoup d'admiration pour BIGEARD tout en n'ayant jamais servi directement sous ses ordres, je ne suis pas volontaire. Le général LEBORGNE qui commande la 11^{ème} DP me dit d'aller le dire moi-même à BIGEARD.

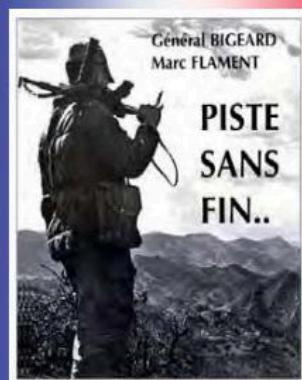
Lorsque je me présente à lui à Paris dans son bureau de la rue Saint-Dominique, ayant pré-

paré mes arguments pour rester à la tête de ma compagnie, je suis immédiatement hypnotisé par son regard, neutralisé par ses yeux d'un gris bleu perçant et j'entends : « *LAFOURCADE, je sais que cela ne vous dit rien de faire ce job. J'ai besoin de vous. Il n'y a pas de temps à perdre, vous démarrez immédiatement* ». Impossible d'argumenter, impossible de discuter. Je suis déjà sous le charme de son autorité naturelle. Il m'a d'emblée associé à son nouveau combat. Et je ne le regretterai pas.



BRUNO dixit :

- Ne laissons pas s'user les chefs dans les besognes stériles.
- Râler pour faire comprendre.
- Se retourner sur le passé ne sert à rien, seul demain compte.
- Faible on vous enfonce, fort on vous craint, on vous sollicite.
- L'herbe repousse, le temps efface.



L'arrivée de BIGEARD au Gouvernement, c'est l'électrochoc voulu par GISCARD et un tremblement de terre dans la haute hiérarchie militaire. Beaucoup de généraux installés dans le système ne l'aiment pas. Il dérange.

impulsion et de la motivation aux jeunes cadres. Rapidement l'état d'esprit change et la base adhère au nouveau discours : la forme physique, l'entraînement, l'effort, l'esprit d'initiative, l'exemplarité.

fonte de l'armée de terre avec une organisation adaptée et la programmation d'équipements et de matériels modernes. En six mois, l'armée, apaisée, est repartie sur une nouvelle dynamique.



De G à d : Huissier- Francis BUNET*- COL Pierre HOVETTE*- Conducteur M. BOURDIN- Mlle Dominique - BRUNO* - Mlle GORNY- COL GUEGUEN - CNE Jean-Claude LAFOURCADE* (* adhérents).

Très vite il va donner sa mesure avec deux actions fortes :

* changer les responsables pour redonner de l'élan,
* obtenir de l'argent du président pour améliorer les conditions de vie des cadres et des soldats.

Il fait nommer le général LAGARDE, au poste de chef d'État-major de l'armée de terre, un général de division à la tête bien faite - qui passe sans coup férir de trois à cinq étoiles. Il fait venir aux postes de responsabilité des hommes au passé militaire prestigieux, particulièrement soucieux d'améliorer la formation des jeunes officiers et sous-officiers : André LAURIER prend le commandement de l'école de guerre. Il n'est pas lui-même breveté. Alain BIZARD est placé à la tête de l'école de Saint-Cyr Coëtquidan. Ce sont des hommes d'action, des officiers solides et expérimentés qui ont fait leurs preuves sur le terrain. Avec le style de commandement qui leur est propre, ils vont donner une nouvelle

Simultanément BIGEARD obtient du président GISCARD d'ESTAING une réévaluation significative du budget : 400 millions de francs annuels qui permettent d'améliorer très sensiblement la condition militaire dans la durée. Dans le même temps le nouveau CEMAT s'est mis au travail et engage une re-

Quelques « tranches de vie » à ses côtés rue Saint-Dominique :

Le style BIGEARD dérange les anciens mais il enthousiasme les jeunes. C'est l'organisation du cross mensuel du ministère avec tout le personnel de l'administration centrale. Cette journée est l'occasion d'un effort en commun, de contacts et de convivialité, tous grades militaires et civils confondus.

BIGEARD c'est un magnétisme particulier et une simplicité qui suscite l'adhésion. Au sein du ministère de la Défense il est adoré par le petit personnel et les sans-grade à qui il sait donner de la considération.

Lors de son passage à Coëtquidan, hors de tout protocole militaire, le secrétaire d'État qui n'est pas passé par la prestigieuse école, est porté en triomphe par les élèves-officiers. Belle consécration.

À Paris, BIGEARD entretient sa forme comme il l'a fait toute sa



Visite de l'école des Personnels Féminins de l'Armée de Terre à Dieppe en 1975.

vie. Chaque matin à 6 heures il fait son footing sur les quais de la Seine ou au Champ-de-Mars accompagné de l'officier de sécurité pour qui c'est une « nouveauté » de courir en survêtement avec son arme de service au lieu de suivre en voiture.

Régulièrement, il va se ressourcer dans la famille parachutiste avec des sauts en mer au 2^{ème} REP à Calvi ou au 1^{er} RPIMa à Bayonne. Des journalistes veulent lui imposer un micro pour qu'il commente sa descente en parachute. L'arrivée du matériel dans l'eau entraîne l'abandon du projet, à sa plus grande satisfaction. Bien qu'il ne demande rien dans le cadre de sa fonction, le ministre décide de lui faire aménager un appartement aux Invalides.

Le Canard enchaîné titre alors « BIGEARD crapahute dans la

munistes qui ne sont pas ses amis. Pas impressionné le moins du monde, il commente ses interventions : « C'est moins dur qu'en Indo, au moins il n'y a pas de balles qui sifflent ».

À l'occasion des déplacements dans Paris, il faut veiller à éviter toute zone sensible notamment celles de manifestations qui sont nombreuses à cette époque. Un jour, la voiture officielle est bloquée par un défilé. En tant que membre du gouvernement, on peut craindre qu'il ne soit pris à partie. Et il est effectivement reconnu : « C'est BIGEARD ! ». Mais il est aussitôt acclamé par la foule, « BIGEARD avec nous ! », qui veut le mettre en tête de la manifestation.



Le lieutenant J-C SIMON (qui sera pendant dix ans secrétaire de notre association), en arrière plan à gauche le général F. MORIN CEMA.



A l'arrivée du footing matinal, rencontre informelle de BRUNO avec des jeunes scolaires en visite d'information au Camp de Caylus. Ils sont conquis et feront de futurs paras".

soie ». La réponse ne se fait pas attendre : « *Me dire ça, à moi ! Alors que j'ai fait à pied l'équivalent du tour de la terre avec un sac sur le dos !* » Il ne mettra pas les pieds dans ce logement, restant dans son 45 m² provisoire de la rue Saint-Dominique.

Régulièrement, il doit intervenir devant les députés à l'Assemblée nationale et notamment les com-

Rue Saint-Dominique, c'est la cohorte d'anciens d'Indochine et d'Algérie, de tous grades, qui venaient pour le saluer. Comme il n'était pas toujours disponible, nous nous efforçons, avec le colonel Pierre HOVETTE, d'accueillir ces anciens prestigieux en leur offrant un pot, BIGEARD surgissant parfois à l'improviste pour le plus grand bonheur des visiteurs.

Pendant cette année passée à ses côtés, avec le capitaine Francis PINAULT qui nous avait rejoints, j'ai surtout perçu le charisme particulier du chef de guerre, son intelligence exceptionnelle des situations, la sûreté de ses décisions, donnant ses ordres avec un calme, une autorité, une sérénité qui ne peuvent qu'entraîner une totale adhésion. Oui, j'aurais aimé l'avoir eu comme chef en opération. BIGEARD, c'est ce fameux sixième sens, reconnu par tous, qui ne pouvait qu'entraîner la baraka qui l'a accompagné dans tous ses combats.

En août 1976, les armées étaient reparties du bon pied. Mission accomplie. BIGEARD rejoignit Toul. Notre dernier « maréchal d'Empire » pouvait enfin souffler.

Général Jean-Claude LAFOURCADE

La Compagnie à l'honneur

par Jean-Pierre MEYROUS

Le 30 janvier 1975, le président Valéry GISCARD d'ESTAING propose au général BIGEARD, qui l'accepte, le poste de secrétaire d'État à la Défense.

Les unités parachutistes seront, non sans une certaine émotion, les premières à recevoir sa visite. Directement concerné, le général LEBORGNE, commandant la 11^{ème} Division Parachutiste, devait recevoir le nouveau secrétaire d'État à Toulouse. Il demande alors au chef de corps du 3^{ème} RPIMa, le colonel DATIN, de venir rendre les honneurs avec une compagnie. LEBORGNE et DATIN, anciens compagnons d'armes de « BRUNO », se souviennent d'une cérémonie mémorable à Alger où le colonel BIGEARD défilait avec son 3^{ème} RPC, en chantant la Madelon. Il ne manque que l'élément moteur, la compagnie d'honneur. Je commande la 1^{ère} compagnie du 3^{ème} RPIMa à Carcassonne depuis six mois. À 10 h, le colonel DATIN me convoque dans son bureau.

- « MEYROUS, vous partez à Toulouse avec votre compagnie pour rendre les honneurs demain matin à 9 h au général BIGEARD. À l'issue, votre compagnie entonnera le chant « la Madelon » à deux voix ».

- « Reçu, mon colonel ! Mais ma compagnie ne connaît pas ce chant !

- « MEYROUS votre compagnie chantera « la Madelon à deux voix » devant BRUNO » !

Il ne me restait que quelques heures pour régler ce « petit problème » !

Sous la direction du lieutenant ALLES, maître-chant, dès 13 h, les paroles du premier couplet et du refrain sont distribuées. Assimilation par groupe, apprentissage par section, répétition de compagnie ! À 22 h, le chant sort à deux voix, juste avant l'extinction des feux ! À 4 h 45, la compagnie est rassemblée, impeccable, un dernier mot d'encouragement « à la para » : « nous ne décevrons pas nos anciens ! Je compte sur vous ! » la compagnie continuera à s'entraîner dans les G.M.C. durant tout le trajet.

A 9 h 30 les honneurs seront rendus à BIGEARD. Au cours du « pot » qui suivit, « La Madelon » retentit, entonnée par toute une compagnie para et ses chefs. Ce qui montre bien, s'il en était besoin, les capacités d'adaptation des paras. La photo jointe a été dédicacée par BRUNO.

Colonel Jean-Pierre MEYROUS



La Madelon à deux voix et à pleins poumons !

Au centre les généraux Marcel BIGEARD et Guy LEBORGNE (†)- à gauche le sous-lieutenant Jean BOYER (†), le capitaine Jean-Pierre MEYROUS et le lieutenant Georges ALLES- à droite le colonel Michel DATIN (†).

Dernière visite de BRUNO au 6

par Patrick CHAMPENOIS - 5 mai 1994



Lorsque commença la préparation des cérémonies marquant le quarantième anniversaire de Diên Biên Phu, il fut décidé qu'elles auraient lieu en deux parties, la première dans un régiment de la 11^{ème} division parachutiste et la deuxième, plus imposante, à l'école des troupes aéroportées le lendemain.

En raison du rôle tenu par le chef de bataillon BIGEARD

et son bataillon au cours des combats, le général commandant la division désigna le 6.

Le ministère de la Défense ayant délégué l'organisation à l'association nationale des combattants de Diên Biên Phu, c'est avec leur secrétaire général que tout se précisa.

A Mont-de-Marsan, les choses n'étaient pas particulièrement compliquées : il était prévu une prise d'armes à Bosquet en présence des anciens, des autorités locales, de l'amicale du 6 et des invités. A Pau, c'était autre chose car les emblèmes et des délégations des corps des trois armées ayant combattu, les personnalités officielles et de nombreux invités devaient être présents, le tout étant présidé par le ministre, François LÉOTARD.

La première chose à faire était de convaincre le général BIGEARD de venir. Ce ne fut pas le plus facile. Il était, comme chacun le sait, très aisément accessible à lui et tout spécialement au chef de corps du 6.

Je décrochai donc tout simplement mon téléphone pour l'appeler chez lui à Toul. Bien sûr, son accueil fut aussi chaleureux qu'il l'était chaque fois que je l'avais contacté pour lui demander une précision sur l'historique du régiment ou lui souhaiter une bonne St-Michel. En revanche, se sentant fatigué, il n'envisageait de venir que si on lui envoyait un avion.

Il ne restait plus qu'à trouver un avion. L'un de mes camarades de promotion se trouvant heureusement au cabinet du ministre y parvint aisément.

J'avais également souhaité la venue de Pierre SCHOENDOERFFER mais celui-ci ne pouvait venir. Pour s'excuser, il eut la générosité d'envoyer au régiment un colis contenant de très nombreux exemplaires de

« La 317^{ème} Section » et du superbe album qu'il avait réalisé en tournant le film sur Diên Biên Phu. Je lui en voue une profonde reconnaissance.



Les généraux Marcel BIGEARD, René de BIRÉ et le Chef de Corps saluent le drapeau du 6.



Le général Hervé TRAPP (†).

Le montage de l'ensemble présentait d'autant moins de difficultés que la durée était réduite : accueil de l'association, des invités et des personnalités tout d'abord puis cérémonie au régiment, suivie d'un vin d'honneur et d'un repas à l'auberge landaise.

Au matin du **5 mai 94**, il faisait beau ; les premiers à arriver furent les anciens. Ils étaient particulièrement nombreux, heureux et graves à la fois, de la joie de se retrouver et du souvenir de tous ceux qu'ils ne retrouveraient pas. Parmi eux, les généraux TRAPP, MENAGE et LE BOUDEC, que les autres me pardonnent de ne citer qu'eux, tous toujours merveilleux de modestie et de simplicité.

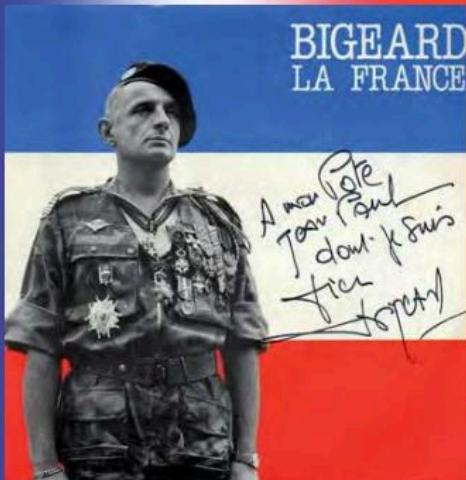
Si leurs discussions mêlaient les souvenirs, drôles ou dramatiques, aux potins, tous s'accordaient pour reconnaître la force de la présence de BRUNO qui, doué d'un sens tactique exceptionnel, avait toujours su trouver des solutions imprévisibles pour prendre les Viets à contre-pied et avait changé l'état d'esprit à son arrivée dans le camp retranché.

Son avion arriva à la BA 118 où le commandant de la base eut la grande courtoisie de me laisser l'accueillir.



BRUNO dixit :

- Etre à l'heure, c'est déjà être en retard.
- La guerre, ça se fait ou ça ne se fait pas, mais il ne faut pas bricoler avec. Il faut choisir.
- Tant qu'un homme politique n'est pas mort, il n'est pas battu.
- On se fait de véritables camarades dans le travail, dans la souffrance.
- Les femmes ont un sixième sens qu'on n'a pas. Quand elles font les choses, elles le font bien.
- Des faits et non des mots.



BRUNO salue le fanion du 6^{ème} BCCP.

Nous avons tous connu Bosquet à la belle saison, lorsque les chants des compagnies qui se mettent en place se chevauchent, que le soleil du printemps fait ressortir le parfum des platanes, que les paumes claquent contre le fût des armes, que le silence se fait avant l'arrivée du drapeau et que l'on sent physiquement la personnalité, la force et la cohésion d'un régiment de parachutistes. Ce jour-là, ce fut superbe.

Plusieurs anciens chefs de corps étaient présents mais, parmi eux, il y avait BIGEARD et avec lui ceux qui avaient « conquis nos lettres de noblesse » ; les têtes étaient un peu plus hautes et les regards plus fiers. Le défilé fut à l'avenant.

J'avais pris soin de faire mettre sur les rangs le fanion du 6^{ème} BCCP, porté par un sous-officier décoré de la croix de guerre des TOE, le sergent-chef HYRON. Après le défilé, il y a toujours ces moments pendant lesquels les conversations reprennent et la détente reprend le pas sur la rigueur. J'en profitai pour conduire le général face à ce fanion auquel le chef de bataillon BIGEARD avait accroché trois palmes, à Tu-Lê, Lang Son et Diên Biên Phu (1). Il l'embrassa avec beaucoup d'émotion.

Nous partîmes à l'Auberge landaise pour le vin d'honneur au

cours duquel BRUNO prononça quelques mots, les siens, simples, chaleureux et forts mais mettant tous en valeur ses « p'tits gars », ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui qui, à ses yeux, étaient les mêmes. Comme me l'avait confié l'un deux, je pus constater que tous ces vieux soldats, décorés, couturés, rescapés avec lui des combats et des camps, redevenaient, devant lui, ses « p'tits gars » ou ses lieutenants, proches, complices, certes, mais à six pas !

Au-delà de l'extraordinaire ascendance qu'exerçait le général BIGEARD, ou grâce à lui, peut-être, je mesurai ce jour-là à quel point la continuité marque l'esprit d'un régiment.

Avec des délégations plus réduites, je revis le général BIGEARD à Pau le surlendemain, à Paris quelques semaines plus tard pour l'émission de télévision retraçant sa vie et réalisée par Frédéric MITTER-RAND, puis à Loudun un an après à l'occasion d'une cérémonie en l'honneur du lieutenant SAMALENS mais jamais plus le 6 n'eut la chance de se retrouver tout entier rassemblé autour de celui qui avait écrit les plus belles pages de son histoire.

Général Patrick CHAMPENOIS

NDLR : (1) voir photo page 19

1994 : le 6 à l'émission « C'est votre vie » du général BIGEARD par Patrick CHAMPENOIS

Dans la première quinzaine de mai 1994, quelques jours après les cérémonies du quarantième anniversaire de Diên Biên Phu, le chef du secrétariat PC, un peu intrigué, me passa un appel téléphonique provenant de l'éditeur du général BIGEARD. Je l'avais rencontré quelques jours plus tôt puisqu'il avait accompagné le général à Mont-de-Marsan à l'occasion de la sortie de son prochain livre « De la brousse à la jungle ».

Avec une certaine emphase, celui-ci m'expliqua combien le général avait été impressionné par le régiment lors de sa dernière visite et le plaisir qu'il en avait éprouvé. D'emblée, je me demandai où il voulait en venir ; je le sus bientôt.



« Para du « 6 »
partout on t'admire et te craint ! ».

Frédéric MITTERRAND, me dit-il, réalise sur France 2 une émission de télévision appelée « C'est votre vie » au cours de laquelle, avec la complicité de son entourage, une personnalité voit se dérouler devant elle le fil de sa vie en présence de ceux qui en ont été les acteurs.

C'est bien entendu une surprise et le général BIGEARD sera la vedette de la prochaine ; il faudrait donc qu'un détachement du 6 - oh, pas plus d'une cinquantaine - apparaisse au moment de la guerre d'Indochine avec une délégation d'anciens et chante quelque chose. Il me suggérait d'ailleurs « Etre et durer » ou quelque chose d'approchant.

Faisant une MRT flash, je lui répondis que je n'étais *a priori* pas opposé au principe mais que j'avais tout de même au-dessus de moi un général dont l'avis n'était pas totalement anodin, que l'effectif de cinquante me paraissait excessif et que pour le chant,

n'ayant aucune raison de me fâcher avec le 3, ce serait impérativement le chant du 6. Je savais qu'il avait été composé en 1981 et que le risque de s'entendre reprocher d'avoir interprété à la télévision un chant d'origine allemande était donc nul. Ah bon, poursuivit-il un peu déçu, pouvez-vous me le chanter ? Toujours au téléphone, je dus lui fredonner le premier couplet de ce joyau de notre patrimoine culturel militaire ; ceci lui convenait, l'affaire était conclue.

Restait à obtenir l'accord du commandant de la 11^{ème} DP et à régler la question de l'effectif. Le premier point ne posa pas de difficulté et, pour le second, nous nous entendîmes sur vingt-cinq et le chef de corps.

Il fut donc convenu qu'accompagnés des anciens du 6^{ème} BPC, dont les généraux Lucien LE BOUDEC et Hervé TRAPP, les colonels Roger FLAMAND, Jacques ALLAIRE, Jacques JEAN, président de l'Association, le chef de bataillon Martial CHEVALIER, et quelques autres, nous entrerions sur scène dans la pénombre à la fin d'un film sur Diên Biên Phu, pour nous mettre en place et chanter lorsque se lèverait le rideau qui nous dissimulait. Après quoi je devrais m'avancer et offrir au général BIGEARD un souvenir du régiment.



Martial CHEVALIER (voir article page 24), le fidèle secrétaire, offre un document d'époque à BRUNO. Au centre, Patrick CHAMPENOIS le chef de corps.

La préparation pouvait commencer. D'inavouables complicités nous permirent de trouver un authentique béret de 1954 ; nous y ajoutâmes un exem-

plaide de l'insigne marqué « BCCP » et les fourragères du régiment, la question du souvenir était résolue. Un **sergent doué** d'incontestables talents musicaux constitua une chorale d'une vingtaine d'officiers, sous-officiers et parachutistes choisis **tant sur** leurs qualités vocales que **sur** leur gabarit comme le prouvait, par exemple, la présence du chef des services techniques (1). Quelques répétitions régulières permirent d'aboutir à un résultat tout à fait satisfaisant.

Le 28 mai au matin, le détachement au grand complet partit vers l'inconnu – dont la route est, comme chacun le sait, toujours bienvenue, en train et en civil, c'est-à-dire en jeans, baskets et tee-shirt pour le plus grand nombre. Direction : le Nord, point à atteindre : la gare Montparnasse, itinéraire : par la voie ferrée, formation : dans les wagons.

Des cars nous conduisirent aux studios de St-Ouen où devait avoir lieu l'enregistrement. Deux répétitions étaient prévues, la première dès notre arrivée et la seconde en fin d'après-midi avant l'enregistrement dans la soirée. A peine sur place, on nous installa sur scène pour chanter afin de donner aux techniciens les éléments pour faire les réglages adéquats. Lorsque l'on sort du champ étriqué du petit écran, un grand plateau de télévision est un pandémonium où, dans un désordre apparent, une population sensiblement différente de celle que l'on

rencontre à la caserne Bosquet va, vient, s'interpelle au milieu des fils, des branchements et des appareils les plus divers. Personne n'avait semblé prêter attention à notre présence mais à ma grande sur-



Mireille MATHIEU,
Frédéric MITERRAND,
Ophélie WINTER,
Marcel BIGEARD et
André POUSSE.



prise, dès que nous commençâmes à chanter, un silence total tomba sur le plateau et tous s'arrêtèrent pour écouter. Quelque chose d'indéfinissable s'était produit et j'eus la sensation très nette que la force du chant nous avait, en quelques instants, acquis la considération d'un milieu qui n'avait *a priori* pas d'affinités particulières avec les troupes aéroportées. La suite le confirma et tous, après **ceci**, rivalisèrent de **gentillesse** envers nous.

La deuxième répétition, où toutes les séquences de l'émission se déroulaient dans l'ordre, fut une tout autre chose : il y avait là VÉRONIQUE et DAVINA, Mireille MATHIEU, Sylvie JOLY, Ophélie WINTER, les anciens du 6^{ème} BPC et tant d'autres qui, à un moment ou un autre, avaient connu le général. Lorsqu'il n'était pas en scène, tout ce petit monde se croisait dans les coulisses où il était possible de boire un verre et de discuter avec les uns ou les autres. Avant d'entrer, nous étions alignés entre deux rangées de superbes mannequins présentant une mode d'inspiration militaire et je ne me souviens pas que quiconque s'en soit plaint.

Après un dîner rapide à la cafétéria du studio, l'enregistrement commença avec, bien entendu, l'arrivée de BRUNO, tout à la fois surpris et ravi, nullement décontenancé par les caméras, bien au contraire. Il avait,



1982 - Gym Tonic - BRUNO entre VÉRONIQUE et DAVINA. Elles étaient présentes à "C'est votre vie".

Comme à la porte d'un avion, un peu de trac peut-être envolé dès les premières notes, le chant du 6 monta, tant en hommage à tous ceux qui avait combattu dans ses rangs qu'à celui qui avait été leur chef.

Une demoiselle, légère et court vêtue, affublée d'une casquette d'amiral d'opérette approcha alors le coussin sur lequel étaient placés le béret, l'insigne, les fourragères et un document d'époque donné par Martial CHEVALIER ; je les offris au général comme le prévoyait le scénario. C'est alors que se produisit l'imprévisible.

Lorsque Frédéric MITTERRAND lui demanda ce qu'il éprouvait en voyant les paras de 1994, le général se lança dans l'une de ces envolées dont il avait le secret : « *C'est les mêmes gueules que ceux que j'ai connus, c'est les mêmes quoi !* » ajoutant malencontreusement quelques propos peu amènes au sujet de la récente célébration du quarantième anniversaire de Diên Biên Phu.

Dans des genres assez différents, Ophélie WINTER et Mireille MATHIEU chantèrent ; coiffée d'une casquette BIGEARD, Sylvie JOLY fit le sketch de « l'Adjudante », le chef des ST(1) fit une bise à Ophélie WINTER et l'émission s'acheva dans la bonne humeur.



Les sergents COLIN et GUÉRIN (notre maître de chœur), Ophélie WINTER, BRUNO et Alain MOREAU (1).

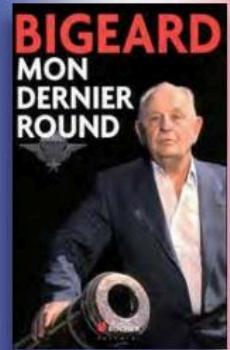
Au cocktail qui suivit, Martial CHEVALIER et moi étions un peu perplexes ; aussi nous décidâmes d'aller ensemble voir Frédéric MITTERRAND pour lui demander s'il ne pouvait pas raccourcir un peu les commentaires inutiles. En riant, celui-ci nous rassura : il avait trois heures d'enregistrement pour deux heures d'émission et rien n'y paraîtrait. Il tint parole.

Les petits fours ne résistèrent pas longtemps aux vagues d'assaut qui se succédèrent ; la fin de la soirée fut animée et notre répertoire à nouveau sollicité dans un genre différent : je me rappelle notamment un cercle chantant « *J'aime la brousse et la grande savane, y'a des lions, y'a des tigres, y'a des éléphaaaaannnts !* ».

Beaucoup ont dormi dans le train qui nous ramenait à Mont-de-Marsan le lendemain ; personne n'a dormi devant sa télévision au soir du samedi suivant, personne, non plus, n'a oublié BRUNO.

Général Patrick CHAMPENOIS

(1) *L'homme qui a fait « craquer » NIXON bulletin n°11 page 17.*



BRUNO dixit :

- Il faut avoir confiance en l'avenir, bannir les guerres mais être toujours prêt à défendre sa Patrie.
- Tous les hommes ne sont pas des saints.
- On vit mieux et plus longtemps en tournant à 3 000 tours qu'au ralenti.
- Nos pires ennemis sont encore la routine, la passivité, le manque de goût de l'initiative et des responsabilités.
- Fort on vous suit, affaibli on vous laisse seul.

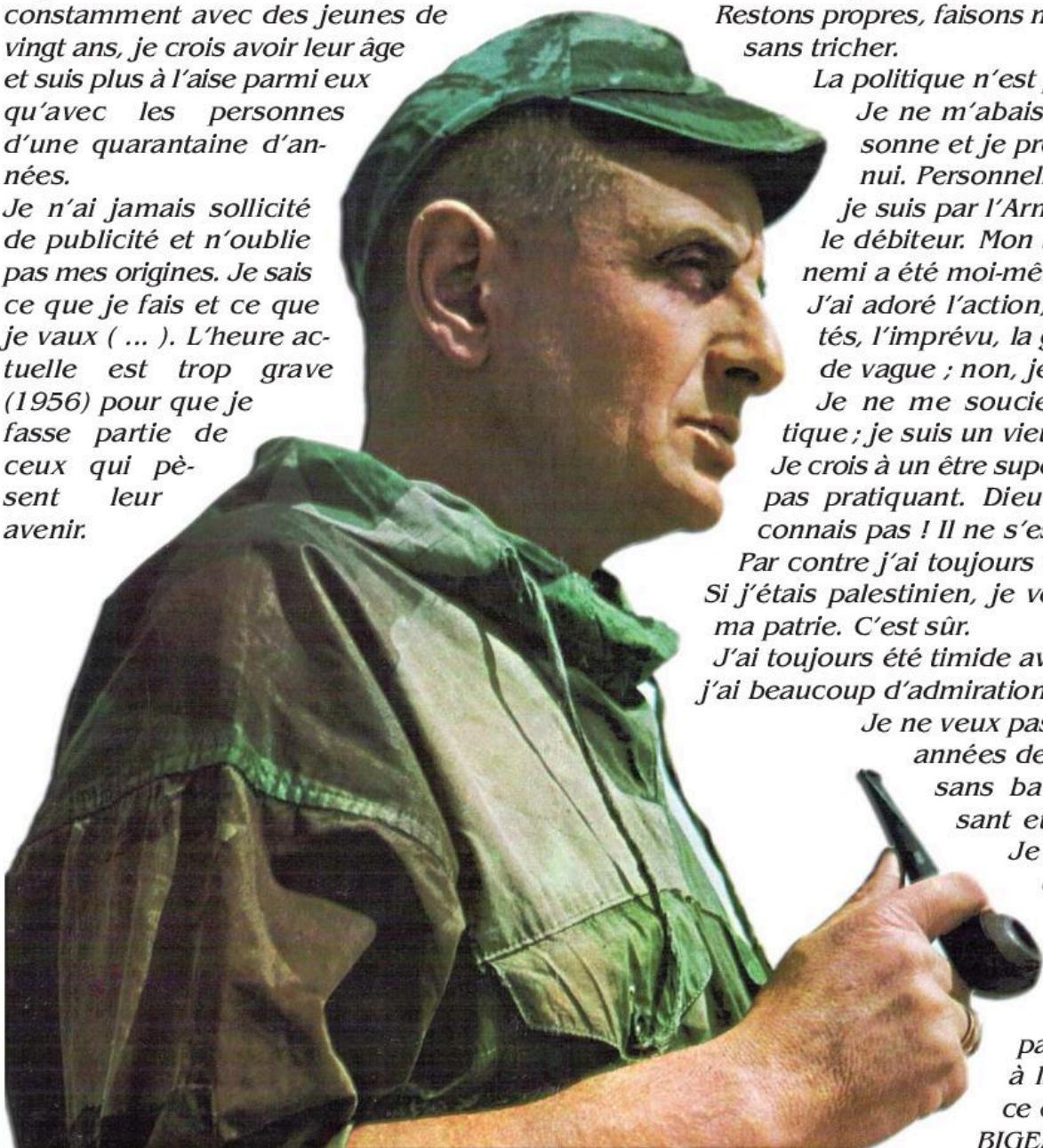


BIGEARD par LUI-MÊME

BIGEARD, c'est l'homme en forme, le disponible, l'inusable, celui à la baraka, alors que tout compte fait, je suis bâti comme les autres... L'orgueil ajouté à la volonté n'est pas forcément un défaut dans notre style de vie.

Moralement, malgré les épreuves endurées, l'immense chagrin d'avoir perdu tant d'hommes auxquels j'étais très attaché, je me sens tout neuf, toujours aussi sentimental. Ayant vécu constamment avec des jeunes de vingt ans, je crois avoir leur âge et suis plus à l'aise parmi eux qu'avec les personnes d'une quarantaine d'années.

Je n'ai jamais sollicité de publicité et n'oublie pas mes origines. Je sais ce que je fais et ce que je veux (...). L'heure actuelle est trop grave (1956) pour que je fasse partie de ceux qui pèsent leur avenir.



Je cours sans cesse après l'inaccessible.

Si je suis violent, je n'ai en fait aucune rancune pour personne. J'axe tout sur une certaine charme humaine.

La vie est dure, la corde à noeuds difficile à grimper lorsqu'on sort de rien ; je sais que pour moi,

il n'y aura pas de cadeaux, ma carrière sera faite à l'arraché jusqu'au bout mais aussi que je ne devrai rien à personne, si ce n'est à mes merveilleux subordonnés qui ont tant donné.

Je serai toujours de ceux qui croient au Père Noël jusqu'au bout. Je préfère l'attaque à la défense. Je me forge un idéal. Conscient de me battre pour la défense du monde libre. Ma vie, ce sont mes hommes, peu importe l'avenir.

Restons propres, faisons notre travail à fond sans tricher.

La politique n'est pas mon affaire. Je ne m'abaisserai devant personne et je préfère crever d'ennui. Personnellement, j'ai été et je suis par l'Armée, dont je reste le débiteur. Mon seul véritable ennemi a été moi-même.

J'ai adoré l'action, les responsabilités, l'imprévu, la glorieuse, les creux de vague ; non, je ne regrette rien.

Je ne me soucie pas de la politique ; je suis un vieux soldat.

Je crois à un être supérieur... Je ne suis pas pratiquant. Dieu ? Mais je ne le connais pas ! Il ne s'est jamais montré.

Par contre j'ai toujours cru au Père Noël. Si j'étais palestinien, je voudrais retrouver ma patrie. C'est sûr.

J'ai toujours été timide avec les femmes et j'ai beaucoup d'admiration pour elles.

Je ne veux pas gâcher quarante années de carrière militaire sans bavure, en composant et en magouillant.

Je suis un cas à part dans ce monde politique.

En tant que militaire, l'ingratitude a du mal à passer. Je raisonne à la para dans tout ce que je fais.

BIGEARD, quarante ans de carrière militaire, po-

liticien par accident, remue la France... Il vend de la patrie, BIGEARD.

BIGEARD c'est blanc, c'est noir, mais c'est pas gris.

Extraits de "L'héroïque BIGEARD" de Marcel CORDIER Édition HORVATH



1948 - ARRIÈGE



1956 - ALGÉRIE



1952 - TONKIN



1953 - TONKIN



1983 - DRAKAR LIBAN

Amis et Produtrice
du Gén. je serai toujours de votre
côté toujours à vos côtés C'est
que j'ai du laisser dans cette pau
petite cuvette de Dieu pour que

ADIEU au « 6 »

Le 6 mai une Sainte boutigue
porte sur ses larges épaules
un demi-siècle de gloire.

Il y a 46 ans entre 1952 et 1954 j'ai eu l'honneur
d'être à été à la tête ... que de souvenirs si
présents : deux années à vivre en tous dangers -
l'effort constant, les souffrances, le dépassement
de soi, des batailles, les morts, la grande
blessé pour terminer debout "K.O. à Dieu
Avec plus deux années qui valent
une vie entière

de mewailler Champs dont commandé avant moi.
Ceux qui ont suivi sont dignes de ce
nom de galerie ... qui ont projeté le front
vers le feu de l'actualité mondiale -
le grand, le fameux 6^e va disparaître, c'est triste.
Trop triste lui qui a toujours fait face avec
sa main poing serré dans le dos
Par le cœur, de tout cœur avec vous mais je
suis incapable d'assister aux funérailles
de ce magnifique régiment ... de chars
tricolore de nos armées

La chance d'un homme est dans ses rencontres

L'affirmation vaut au premier chef pour BRUNO qui partagea avec tous les « Centurions », chers à Jean LARTÉGUY récemment disparu lui aussi, la douloureuse mission d'avoir à « ramener tous les drapeaux que nos soldats avaient plantés dans le monde ». De ce parcours, dont les témoignages ici réunis donnent une image exhaustive que les plus jeunes pourront compléter par la lecture de la biographie détaillée qu'Erwan BERGOT, ancien du 6e B.P.C. à Tu Lé, lui consacra en 1988, tout a été dit. Mais plus que les épisodes glorieux d'un parcours d'exception qui, en d'autres temps, auraient fait de lui un Maréchal de France, je souhaiterais m'attacher à l'homme davantage qu'au soldat que j'ai rencontré pour la première fois en 1952 et avec lequel j'ai noué par la suite des relations d'amitié durable jusqu'à son dernier round. Né en février 1916, le jour de la Saint Valentin, BIGEARD sera toute sa vie amoureux... de la France. Rien ne prédisposait ce « fils du peuple » au métier des armes et à devenir cette sorte de « moine soldat » qui déclarait à Joseph KESSEL tout à la fois ne pas aimer la guerre, avoir du respect et de l'estime pour ses adversaires mais qui livra bataille sans discontinuer pendant plus de vingt ans sur tous les fronts aussi bien en France qu'en Extrême-Orient ou en Algérie. Courage, humanité, discipline toutes ces vertus qu'il possédait au plus haut point et exigeait en retour de ses subordonnés, font qu'il exerçait un extraordinaire ascendant sur eux et notamment sur les plus jeunes qu'il savait galvaniser. À Tu Lé en octobre 1952, jeune chef de bataillon, il réussit au terme d'une fantastique course-poursuite de plus de 80 km à endiguer l'avance de toute une division Viêt, ce qui vaudra au 6e B.P.C. le qualificatif connu dans tout le corps expéditionnaire de « bataillon Zatopek » (du nom du coureur de fond tchèque quadruple médaillé aux Jeux Olympiques de 1952). À Diên Biên Phu, il est rapidement chargé d'organiser toutes les contre-attaques dont certaines, comme celle du 28 mars 1954, infligèrent de terribles pertes à l'ennemi qui, conscient de son rôle dans la résistance acharnée que lui opposèrent les soldats de l'Union française, chercha à s'emparer en premier de lui lors de la chute du camp retranché le 7 mai 1954.

Oui, il y avait quelque chose de mystique en lui, constamment animé par la religion du dépassement de ses propres limites (et ce celles de ses soldats dont il cherchait à épargner le sang) qu'il résumait par des formules à l'emporte-pièce qui firent florès dans toute l'armée... Car BIGEARD avait un sens aigu de la communication – certains détracteurs l'accusèrent même d'avoir une soif excessive de publicité – le goût du contact et du dialogue : il n'hésita jamais à affronter la contradiction et les opposants.

« Héroïque », qualificatif dont le crida le général DE GAULLE dans ses Mémoires d'Espoir, BRUNO l'aura été en temps de guerre – au point que, pour beaucoup de nos contemporains, il résume à lui seul la légende des paras auquel il a contribué à donner leur style et ... leur casquette emblématique (même s'il n'en fut pas l'inventeur) – mais également en temps de paix, lorsqu'il choisit de passer de « la brousse à la jungle » et eut à affronter en tant que Secrétaire d'État la grave crise que traversa l'armée en 1975-1976. Là encore, son pragmatisme allié à un franc-parler inné, dont il avait su de longue date faire une arme, firent des merveilles. Jusqu'au bout, il n'eut de cesse d'être utile à son pays par ses écrits, ses prises de position publiques contre telle ou telle orientation politique qu'il jugeait dangereuse pour l'avenir de la France.

D'autant que BRUNO n'était pas un homme du passé. Il ne s'y référait que pour féconder l'avenir, comme le levain fait monter la pâte. Un levain d'héroïsme et d'espérance pour les générations à venir.

Dans le courrier colossal qu'il recevait à la fin de sa vie et auquel il se faisait le devoir de répondre, y consacrant plusieurs heures par jour jusqu'à l'épuisement, notre général s'attachait à maintenir haut et fort le pavillon de la France et à crier sa vérité à ses correspondants, quels que soient leur âge et leur position sociale. Cette forme d'éducation civique, il l'estimait d'autant plus nécessaire qu'elle a fait place aujourd'hui à une véritable destruction des valeurs pour lesquelles tant de ses « petits gars » ont donné leur vie. Tout comme les « sentinelles du soir » d'Hélène de SAINT MARC, Marcel BIGEARD ne fut jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance et de la communiquer aux autres. C'est aussi à ce titre, et au-delà des vertus guerrières, qu'il incarna, qu'il restera dans notre cœur et dans nos mémoires.

En épilogue de ses Mémoires, le colonel Roger TRINQUIER qui succéda au colonel BIGEARD à la tête du 3e R.P.C. en mars 1958 écrit : « Les hommes de ma génération auront vécu mille ans »

Colonel Jacques ALLAIRE

Alors

CROIRE ET OSER

